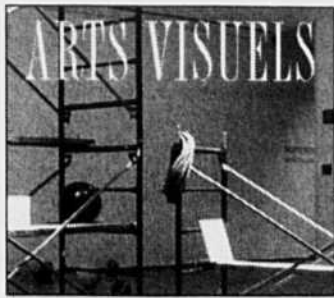




Lettres québécoises Page D 3
Le Feuilleton Page D 4
Essais québécois Page D 5



Benoît Duteurtre Page D 7
Spécial Halloween Page D 8
Gilbert Boyer Page D 11
Formes Page D 12

LIVRES



Gilles Marcotte

CARREFOURS

Jean Racine, 1699-1999



Avez-vous lu une pièce de Racine, récemment? Il est bien vrai que nous les modernes, les agités, nous n'avons pas toujours le temps de coïncider une pièce de Racine entre deux parutions croustillantes. Mais enfin, si vous l'avez oublié, je vous le rappelle: c'est bien en 1699, c'est-à-dire il y a trois siècles, qu'est mort le plus grand dramaturge français, c'est-à-dire le plus grand dramaturge de notre langue, de notre culture,

revenu à la piété après avoir porté à la scène les plus violentes passions. Il ne faudra pas compter sur l'institution festivalière, ou même sur notre théâtre subventionné, pour célébrer ce tricentenaire. On préfère Feydeau, et je le comprends, je l'approuve même; Racine, c'est dangereux. Pour moi, j'ai très dignement célébré Racine, me semble-t-il, en sortant de ma bibliothèque une vieille édition de poche (soyons précis: Garnier-Flammarion) de son théâtre et en lisant d'affilée quelques pièces parmi les plus grandes. J'avais vu une superbe mise en scène d'*Iphigénie*, il y a quelques années, dans une grande ville de France, et dans la même ville la *Phèdre* éblouissante de Silvia Monfort; puis, dans une autre ville, une *Bérénice* toute d'excès dans l'intelligence et la passion. Trois grandes représentations de Racine dans une vie, ce n'est pas mal. Oserai-je dire que la lecture ne m'a pas procuré des satisfactions moins grandes que ces beaux spectacles? Pour célébrer Racine, rien peut-être ne vaut mieux que la lecture, la simple lecture, l'immersion dans un texte souverain.

La puissance de ce texte, je l'ai éprouvée de façon particulièrement saisissante, il y a près d'un quart de siècle, dans un lieu qui n'est pas toujours favorable à la communion émotionnelle, une salle de cours à l'université. Cela se passait dans un cours dit de travaux pratiques, où chaque étudiant doit faire l'explication d'un texte littéraire. Ce jour-là, le texte imposé était un extrait d'*Andromaque*. Nous avions eu, la semaine précédente, quelques difficultés avec un extrait de *La Princesse de Clèves*, où les étudiants avaient trouvé beaucoup de prétextes à une indignation d'origine vraisemblablement socialiste contre la noblesse du Grand Siècle, peu soucieuse de justice distributive. *Andromaque* m'inquiétait donc un peu. Mais voilà que la lecture commence, bien faite par une étudiante à vrai dire plus âgée que la moyenne et qui sait articuler, une étudiante qui de toute évidence aime ce qu'elle lit, et je vois, je sens aussitôt que toute la classe est emportée par une magie à laquelle elle ne s'attendait évidemment pas. Nous avons discuté un peu, après la lecture, mais l'essentiel était fait, la partie était gagnée. Nous avions été atteints par ce qu'il faut bien appeler de la beauté. C'est à cause de moments comme celui-là — combien, dans une carrière? — qu'on peut croire n'avoir pas perdu tout à fait son temps dans les salles de cours.

On aura beau faire, et lire plusieurs fois le *Sur Racine* de Roland Barthes, on ne fera pas de l'auteur de *Phèdre* un auteur moderne, apte à entrer dans les petites ou grandes inquiétudes de notre fin de siècle. On a pu porter Shakespeare — et Molière — au cinéma avec un certain succès; pour Racine, la seule idée d'une telle transposition serait un trahison. La télévision de Radio-Canada, qui fut autrefois consciente de ses obligations culturelles, a bien tenté d'introduire *Phèdre* dans sa programmation du dimanche soir; je me souviens d'une actrice de grand talent, tellement écrasée par le rôle et la situation fautive dans laquelle

VOIR PAGE D 2: RACINE

ROBERT CHARTRAND

Il a beau avancer à grandes enjambées dans la vie, Yves Beauchemin a gardé, la cinquantaine arrivée, l'air qu'il avait sans doute déjà à vingt ou trente ans, avec sa bonne tête de garçon modeste, sûrement gentil, un peu rêveur, même s'il est devenu un romancier populaire au sens fort, une sorte de champion des gros tirages depuis *Le Matou*: un million et demi d'exemplaires pour celui-ci, la moitié pour *Juliette Pomerleau*. Et si les Français l'ont comparé à Balzac et les Anglais, à Dickens, c'est moins pour son succès que pour son sens de l'anecdote bien ficelée. Car l'écrivain Beauchemin est avant tout un raconteur.

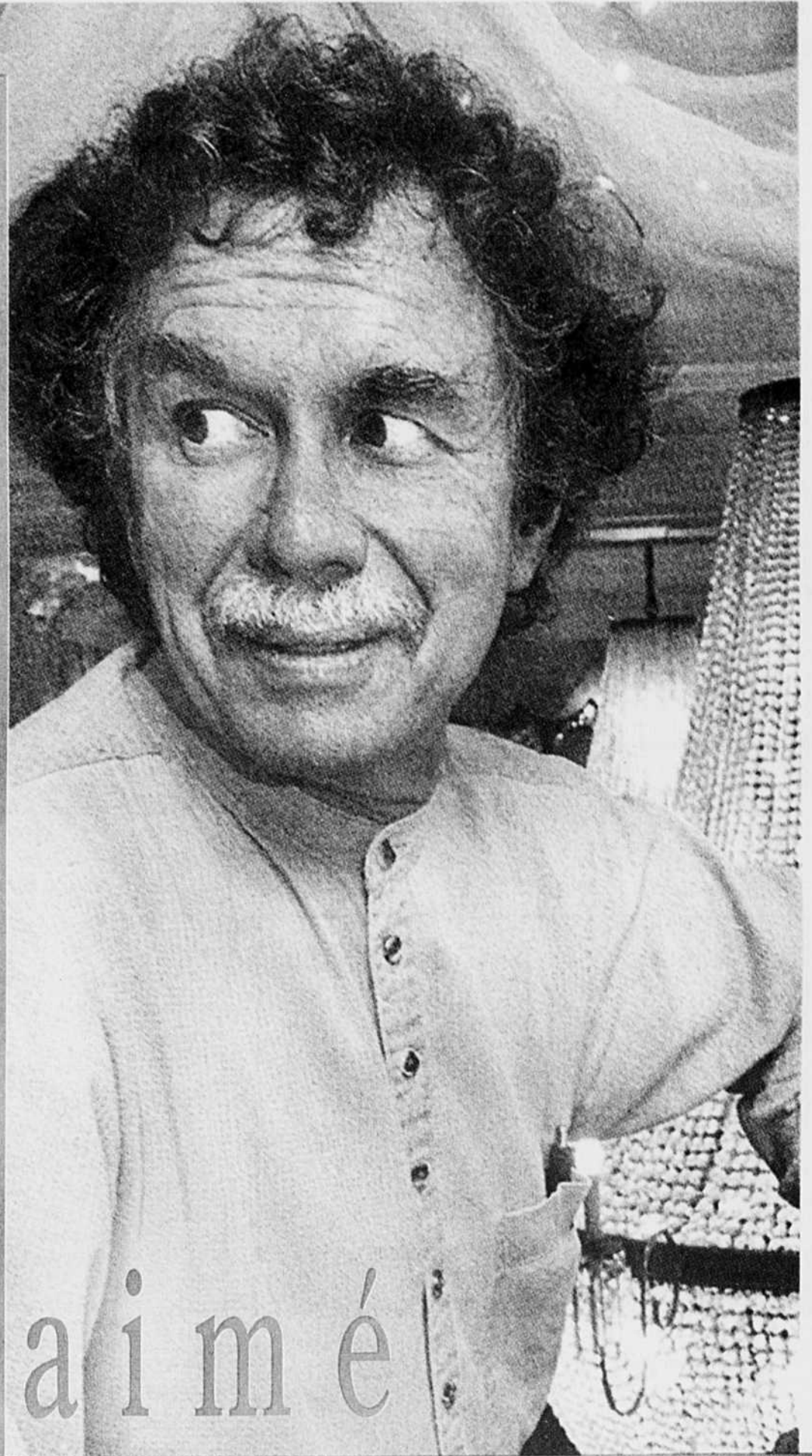
«*Tout en essayant d'être original, je cherche constamment à donner à mes récits une fluidité qui permet d'entrer dans l'histoire avec le moins d'effort possible. Fluidité, accessibilité, simplicité: on retrouve cela notamment chez Jacques Poulin, que j'admire beaucoup. Cela paraît facile, mais c'est tout un art d'y arriver: c'est du naturel conquis. Et j'essaie de bien camper mes personnages puisque, selon moi, c'est d'abord sur eux que repose la valeur d'un roman. On n'a qu'à lire les classiques: Balzac, Stendhal, Dickens, Zola.*»

Ni héros ni martyrs, les personnages principaux de Beauchemin ont les qualités ou les atouts — force de caractère, ténacité — pour affronter les aléas de l'existence et, le cas échéant, réaliser leurs rêves. Bref, ce sont des gagnants. Or, voici du nouveau: Guillaume Tranchemontagne, le personnage central du dernier Beauchemin, semble avoir gagné d'avance. Dès le début du roman, il est prospère comme essaie d'y parvenir le Florent Boissonneault du *Matou* et estimé comme voudrait l'être le Nicolas Rivard du *Second Violon*.

«*Il est vrai que Boissonneault était un jeune loup qui cherchait à réussir, à construire sa vie. Alors que Nicolas Rivard, à quarante-cinq ans, décidait de la refaire. Tranchemontagne, lui, est un homme arrivé après avoir travaillé très fort pendant trente ans. Ses enfants sont en mesure de prendre la relève. Bref, tout devrait aller bien même si son mariage a été un échec et que, depuis un an, il a quitté sa maîtresse. Mais il se met à ressentir un froid intérieur, une sécheresse qui n'est pas due seulement à la solitude. Il a un sentiment d'inachèvement, l'impression d'un ratage.*»

L'élément déclencheur de ce manque — il y en a toujours un, plus ou moins inattendu ou spectaculaire, au début des romans de Beauchemin —, c'est la brève rencontre, à l'hôpital, d'une jeune femme atteinte d'un cancer au cerveau.

VOIR PAGE D 2: BEAUCHEMIN



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

L'homme aimé
du succès
Yves Beauchemin

Cahier spécial

publié le samedi 13 novembre 1999

Salon du livre

de Montréal

Date de tombée: le vendredi 5 novembre 1999 LE DEVOIR

LIVRES

RACINE

Un beau Racine, au théâtre, tient toujours un peu du miracle

SUITE DE LA PAGE D 1

elle se trouvait qu'elle cherchait désespérément des colonnes où s'appuyer. Au théâtre même, la chose ne va pas de soi, et George Steiner a raison de marquer l'infériorité, sur ce plan, de Racine par rapport à Corneille. Un beau Racine, un Racine pleinement convaincant, au théâtre, tient toujours un peu du miracle.

C'est que Racine, avant tout, c'est un langage — c'est une langue. Prisonnier volontaire de la règle des trois unités, qui limite sévèrement les effets de spectacle, il joue son va-tout sur une langue qui enfouit les difficultés, les drames, les violences, les cruautés — plus profondes et plus meurtrières même que dans le théâtre shakespearien — dans une harmonie, une simplicité apparente, très rarement rompues. Cette langue, note Steiner, est presque impossible à traduire, et c'est pourquoi le plus grand écrivain français (peut-être) n'est jamais arrivé à sortir de ses frontières; mais elle nous est également devenue étrangère, à nous, les Français d'aujourd'hui, qui butons souvent sur des formulations syntaxiques enchevêtrées, inhabituelles, et devons souvent traduire intérieurement un vocabulaire dont les mots ont, en quelques siècles, presque complètement changé de sens.

Mais n'est-ce pas cette étrangeté même, cette étrangeté dans le même, qui devrait nous attirer dans le théâtre racinien? Il y a beaucoup

de choses qu'on peut reconnaître chez Racine: des chants d'amour superbement passionnés, ceux par exemple qu'échangent Junie et Britannicus; et surtout des fureurs, des



Jean Racine par Santerre

Je vais bientôt soumettre ma lecture de Racine à une épreuve plus rude. Je m'apprete à relire *Athalie*, qui est selon Steiner une des pièces les plus purement tragiques de Racine, mais qui se présente à moi accompagnée de souvenirs un peu gênants. Je l'ai vue une seule fois; c'était au Séminaire Saint-Charles-Borromée de Sherbrooke, où je faisais mes études classiques. Je ne me souviens plus de la mise en spectacle, mais j'ai encore en mémoire les accents plaintifs que se donnait l'interprète du rôle d'Athalie — les filles étant exclues de la chose, évidemment — pour imiter une voix féminine. L'étonnant, c'est que je n'entends aucun fou rire; nous étions vraiment bardés! L'autre souvenir est un simple titre, coiffant dans un hebdomadaire parisien le compte rendu d'une représentation d'*Athalie*, la dernière peut-être, il y a près d'un demi-siècle: «*Du riffs chez les lévites*». Les lévites, dans les institutions juives de l'Ancien Testament, ressemblaient un peu à ce que sont nos enfants de chœur (mais sait-on encore ce qu'est un enfant de chœur?), et ils sont invités à faire beaucoup de tapage dans la pièce. Ce n'est donc pas sans quelque appréhension que je m'engage dans une telle lecture. Ce ne sera pas facile.

«*Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel. / Je viens, selon l'usage antique et solennel...*»
Je continue.

P.S.: Le lecteur a peut-être remarqué que cette chronique a changé de titre. Le mot «Contrepoint» appartient à Richard Martineau et à sa chronique de *L'actualité*. Je m'en suis souvenu un peu tard.

BEAUCHEMIN

Les Émois d'un marchand de café, c'est un arabica noir, très bon, à peine âcre. On le boit en prenant son temps.

SUITE DE LA PAGE D 1

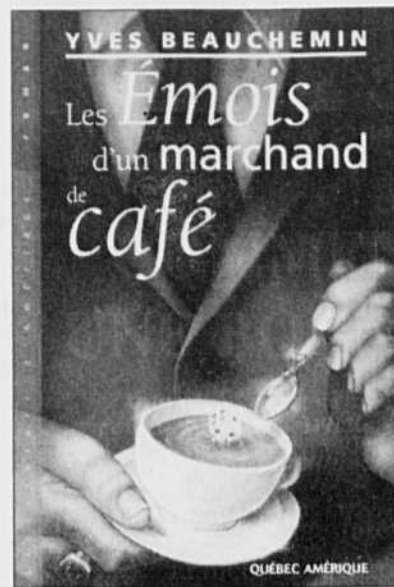
«*Ça bouleverse Tranchemontagne de voir cette jolie femme devenir aveugle, puis être emportée par la mort. Son sentiment d'insatisfaction se précise alors de façon brutale. Il repasse toute sa vie: il va désormais entreprendre de faire le bien. Il se transforme alors en une sorte de don Quichotte. Il y a quelque chose de pataude, de maladroit dans sa façon de tenter de réparer ses torts, mais il est également touchant, je crois.*»

De bons méchants

Sur ce point, Tranchemontagne serait-il proche de Juliette Pomerleau, mauvaise conscience en plus? «*Oui. Il est mené par un sentiment de culpabilité et par un désir de se dépasser. Il a été un possédant, et il veut désormais faire le bien dans l'espoir d'améliorer l'image qu'il a de lui-même.*»

N'est-ce pas une constante dans l'univers romanesque de Beauchemin que cette propension à la bonté, ce climat de chaleur humaine qu'on cherche à créer ou à maintenir, où les vilains ne sont jamais tout à fait haïssables? «*C'est involontaire. Il s'agit sans doute de quelque chose de très profond en moi, que je n'arrive pas à comprendre tout à fait. Peut-être de mon côté bon garçon? Effectivement, je suis assez loin du ton de Mordecai Richler! Et il est vrai que tous mes personnages principaux ont des amis. Dans ma propre vie d'ailleurs, l'amitié est importante.*»

Cette convivialité qui circule dans l'œuvre de Beauchemin doit sûrement plaire aux lecteurs. «*Je ne crois pas qu'ils aiment qu'on les désespère. Comme à bien des gens, la vie m'apparaît comme un voyage sans repères, avec des tempêtes, et nous avons inté-*



risque d'en faire une pure mécanique: il n'y a pas de solution parfaite. C'est alors que mon fils Renaud, découragé par la taille de mes livres — il avait neuf ans... —, m'a demandé de lui en écrire un à sa mesure. Ça été Une histoire à faire japper, un roman jeunesse que j'ai écrit très spontanément, sans la crispation de l'écrivain un peu connu qui ne veut pas décevoir ses lecteurs. Pour une fois, je n'avais pas l'impression que mon lectorat m'attendait.»

«*S'il a finalement constaté qu'écrire pour les enfants n'est pas plus facile que pour les adultes, Beauchemin a tout de même pris conscience des pièges d'un travail d'écriture trop concerté, si bien que, pour Le Second Violon, il s'est contenté d'un plan très général. Les résultats ont été probants. «En cours d'écriture, j'ai eu l'impression de me raconter l'histoire à moi-même. Et je crois que ça m'a permis d'aller plus loin dans les sentiments et les émotions. Si on veut, j'ai laissé ma plume me surprendre un peu. Et pour celui-ci, il y a des personnages qui sont apparus que je n'avais pas prévus. Celui de Raoul, le sans-abri. Et je ne suis même pas sûr d'avoir prévu Caroline. Au départ, je voyais seulement le noyau familial. A travailler ainsi, le plaisir du premier jet est plus grand; il est alors plus facile de se passionner pour son histoire... en toute modestie!*»

Mais Yves Beauchemin a beau parler de son travail d'écrivain et de ses livres avec la modestie d'un artisan, ses tirages en font une sorte de phénomène de nos lettres. Que tire-t-il d'une telle reconnaissance du public, à part une satisfaction légitime? «*Vous savez, le succès du Matou m'a surpris. Depuis Juliette, lors de chaque parution, je suis mort de peur. C'est une tâche presque impossible: les gens me demandent de rester pareil à moi-même, mais... sans me répéter. Ils veulent du Beauchemin, mais qui se renouvelle! J'ai donc toujours l'impression de recommencer à zéro. Mais je ressens quand même, et cela me reconforte, que je prends du métier à chaque livre. Ce que je ne cherche pas à faire, je ne suis sans doute pas doué pour le faire. Et je sais que si j'écris des romans, c'est que je suis un très mauvais poète. J'en suis sûr: j'ai déjà tenté l'expérience.*» Aussi invitant que les précédents, plus dense sans doute, *Les Émois d'un marchand de café*, c'est un arabica noir, très bon, à peine âcre. On le boit en prenant son temps. On en reprend.

Cela dit, Guillaume Tranchemontagne, même s'il désire faire le bien et se fait généreux, n'oublie pas l'homme d'affaires qu'il est toujours. «*C'est vrai, il conserve le réflexe du producteur qui voit à son bien. Il donne, mais sans se dévouer. Et cela a parfois des effets paradoxaux. J'ai vu des hommes d'affaires agir, et il y a chez la plupart une dureté, une rigueur qui est à l'image du monde où ils vivent: il y a des concurrents, il faut toujours surveiller ses arrières. Et on veut être le premier. Mais ça, c'est vrai dans tant de domaines, y compris le littéraire...*»

Tout prévoir ou non?

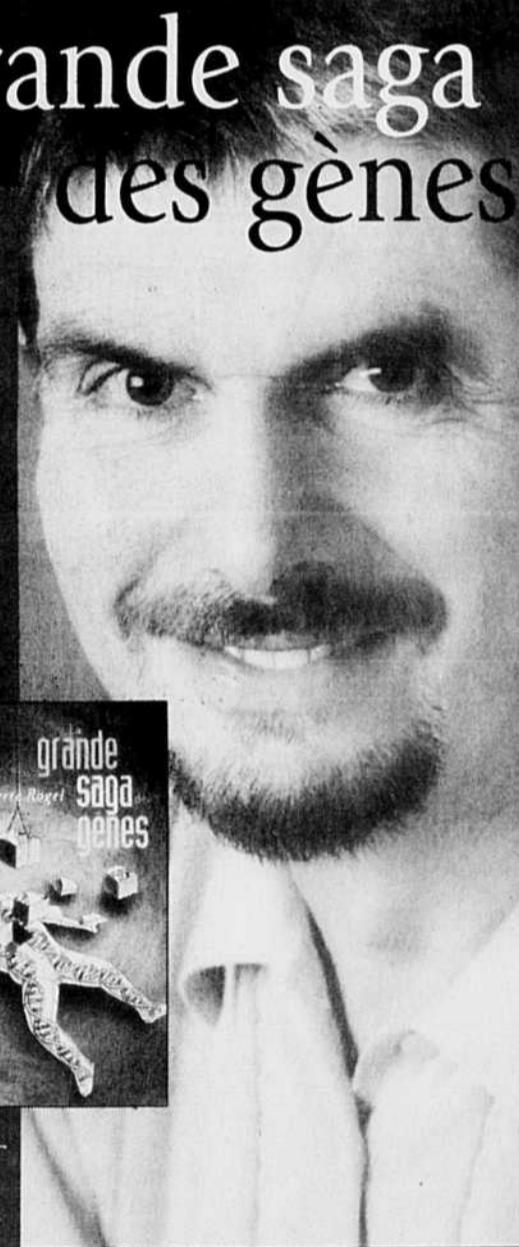
Avant d'écrire ses gros romans, Yves Beauchemin avait l'habitude de faire un synopsis très développé. C'était avant *Le Second Violon*. «*Ce travail préparatoire assurait la cohérence de l'histoire, mais il y avait le*

LES ÉMOIS D'UN MARCHAND DE CAFÉ
Yves Beauchemin
Québec Amérique
Montréal, 1999, 495 pages

La grande saga des gènes

Jean-Pierre Rogel

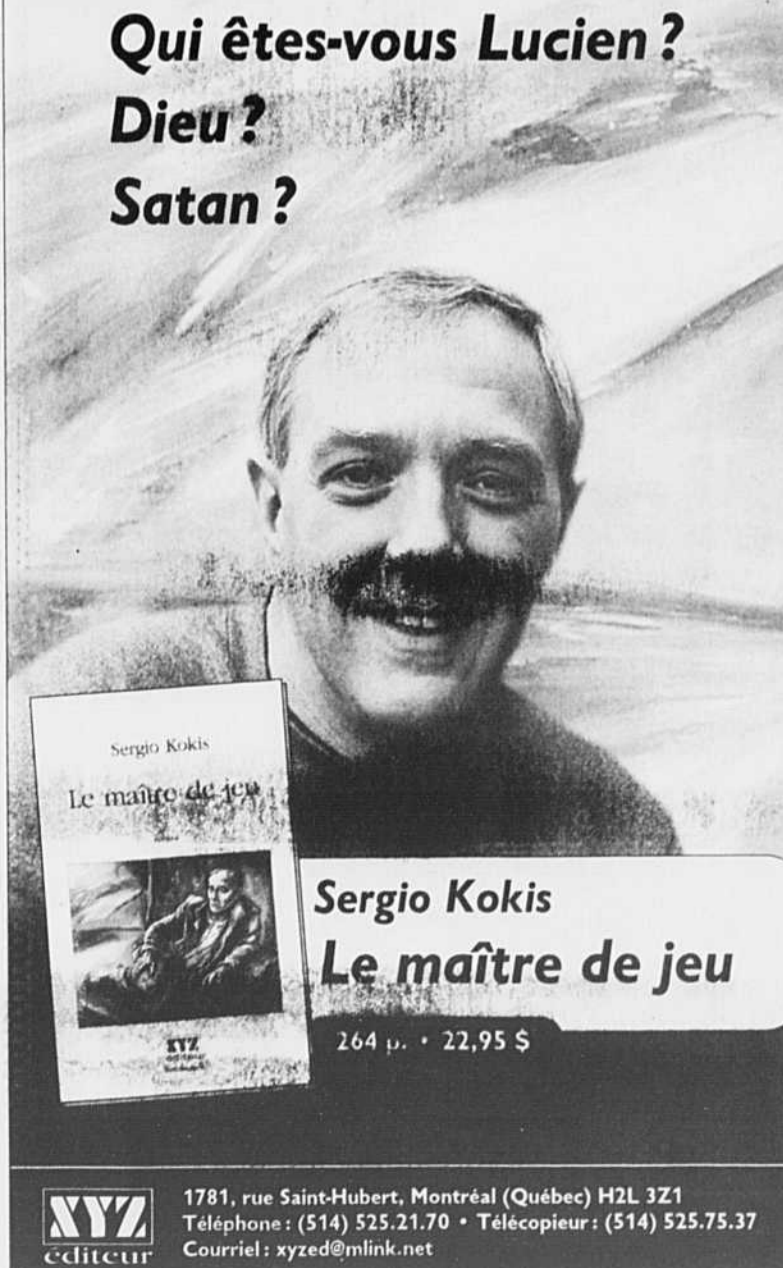
Un livre pour réfléchir à l'aube de ce siècle qu'on annonce comme étant « le siècle de la génétique ».



LANCÔT ÉDITEUR

XYZ éditeur

Qui êtes-vous Lucien?
Dieu?
Satan?



Sergio Kokis
Le maître de jeu
264 p. • 22,95 \$

GROUPE Renaud-Bray

PALMARÈS
du 21 au 27 oct. 1999

1 ROMAN	Stupeur et tremblements ♥	9	Amélie Nothomb	A. Michel
2 ROMAN Q.	Gros mots	1	Réjean Ducharme	Gallimard
3 ROMAN Q.	Les émois d'un marchand de café	3	Y. Beauchemin	Q.-Amérique
4 ROMAN	Autobiographie d'un amour	4	Alexandre Jardin	Gallimard
5 LOISIR	Guide de l'automobile 2000	4	Duval/Duquette	Homme
6 DICTION.	Petit Larousse illustré 2000	15	xxx	Larousse
7 SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	32	Dalai-Lama	R. Laffont
8 ESSAI	L'Etat du monde 2000	2	Collectif	Boréal
9 MÉDECINE	Un vétérinaire en colère ♥	2	Charle Danten	VLB
10 B.D.	Largo Winch - Et mourir	6	Franco/V. Henne	Dupuis
11 ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes ♥	52	Gaëtan Soucy	Boréal
12 ROMAN	Un parfum de cèdre ♥	4	A-M Macdonald	Flammarion Q.
13 JEUNESSE	Harry Potter à l'école des sorciers ♥	48	J-K Rowling	Gallimard
14 ROMAN	Soie ♥	144	A. Baricco	A. Michel
15 ROMAN	Les heures ♥	6	M. Cunningham	Belfond
16 BIOGRAPH. Q.	Mon voyage de pêche	2	J.-M. Lapointe	Stanké
17 POLAR	Single & single	2	John Le Carré	Seuil
18 SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 1 ♥	136	N. Walsch	Ariane
19 JEUNESSE	Une bien curieuse factrice	4	D. Demers	Q.-Amérique
20 ROMAN	Geisha	37	A. Golden	Lattes
21 ROMAN	Le rapport Gabriel	6	J. D'Ormesson	Gallimard
22 PSYCHO.	Le harcèlement moral	52	M-F Hirigoyen	Fidion
23 JEUNESSE	Harry Potter et la chambre des secrets ♥	24	J-K Rowling	Gallimard
24 ROMAN	Océan mer ♥	86	A. Baricco	A. Michel
25 MÉDECINE	L'hormone du désir	2	M.A. Champagne	Libre Express.
26 POLAR	La griffe du Sud	2	P. Cornwell	Calmann-Lévy
27 NUTRITION	Recettes et menus santé	54	M. Montignac	Trustar
28 CUISINE	Les pinardises : recettes & propos culinaires ♥	258	Daniel Pinard	Boréal
29 HUMOUR	Mots de tête	5	P. Légaré	Stanké
30 PSYCHO.	Le courage d'être soi	23	J. Salomé	du. Relié
31 PHILOSO.	Les grands penseurs du monde occidental ♥	30	J.M. Piotte	Fides
32 POLAR Q.	Inspecteur Specteur de la planète Nète	2	G. Taschereau	Intouchables
33 POLITIQUE	Quand le jugement fout le camp	7	J. Grand'Maison	Fides
34 HORREUR	Sac d'os	6	Stephen King	A. Michel
35 SPIRITU.	Le grand livre du Feng Shui	2	Gill Hale	Manise
36 ROMAN Q.	Le pari ♥	36	D. Demers	Q.-Amérique
37 VOYAGE	Circuits pittoresques du Québec	4	Y. Laframboise	Homme
38 GESTION	Dépensez tout, vivez heureux	3	Stephen M. Pollan	Cherche-midi
39 B.D.	Calvin & Hobbes n° 18 - Gare au psychopathe à rayures !	3	B. Watterson	Hors Collection
40 SPIRITU.	Manuel du Guerrier de la lumière	48	P. Coelho	Carrière
41 ROMAN Q.	La cérémonie des anges ♥	47	M. Laberge	Boréal
42 ÉCONOMIE	La mondialisation de la pauvreté ♥	49	Chóssudovsky	Écosociété
43 SOCIO.	Les identités meurtrières ♥	44	Amin Maalouf	Grasset
44 CUISINE	Recettes faciles de la Thaïlande	38	Anne Wilson	Konemann
45 B.D.	Marsupilami n° 13 - Défilé du jaguar	4	Batem & Al	Marsu produc.

♥ Coqs de coeur Renaud-Bray

↑ 1 semaine sur notre liste

↑ NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

www.renaud-bray.com



Arlette Cousture photo André Panneton
Marc Fisher
Chrystine Brouillet photo Gilles Langlois

COMMENT ÉCRIRE UNE BONNE HISTOIRE

avec Marc Fisher, Arlette Cousture et Chrystine Brouillet et la participation de Jacques Lanctôt, éditeur

Un atelier d'écriture fascinant qui vous fera découvrir la méthode de trois écrivains à succès!

- le roman policier avec Chrystine Brouillet
- le roman historique avec Arlette Cousture
- le roman à suspense avec Marc Fisher

Spécial édition: Jacques Lanctôt, éditeur, vous expliquera comment être publié.

« Un des événements les plus courus à Montréal »
Elisabeth Benoit, La Presse

Date : Le samedi 6 novembre, de 9 h 00 à 17 h 00
Lieu : Hôtel du Parc, 3625, avenue du Parc, Montréal
Coût : Tarif régulier : 125 \$ (taxes incluses)
Tarif étudiant : 95 \$ (taxes incluses)

Inscription: (514) 483-1596

les éditions MERLIN

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525.21.70 • Télécopieur : (514) 525.75.37
Courriel: xyzed@mink.net

LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

Métissages romanesques

L'ESCLAVE

Micheline Bail
Libre Expression
Montréal, 1999, 386 pages

LES NOCES ROUGES

Nicole Lavigne
VLB
Montréal, 1999, 350 pages

Disons-le tout net: *L'Esclave* de Micheline Bail est, à tous égards, un superbe livre. Ce roman historique s'appuie sur des faits et des personnages authentiques, notamment le procès et la condamnation, à Montréal, en 1734, d'une esclave noire accusée d'avoir déclenché un incendie qui a détruit une partie de la ville. C'est cet événement aussi spectaculaire que peu connu, sur lequel Micheline Bail est tombée au cours de ses recherches, qui l'a incitée à écrire son roman, et qui en deviendra le dénouement. Bail, en bonne historienne, prend soin d'indiquer en avant-propos les parts respectives de l'Histoire et de la fiction dans son livre, mais elle les a si bien maillées que ses lecteurs, eux, ne s'en soucieront pas. Car *L'Esclave* est aussi un roman-roman, une histoire captivante dont on suit le déroulement avec un intérêt sans cesse soutenu.



Robert Chartrand

L'Esclave qui est au centre du récit, Kawindalé, est une jeune Noire originaire des Antilles que son propriétaire hollandais vend en 1727 à François Poulain de Francheville, un marchand-équipier de Montréal. Cet homme dur sans être méchant, plutôt ambitieux, un peu trafiquant à l'occasion, achète Kawindalé à prix fort et la ramène chez lui où elle sera une de ses domestiques. Poulain, par cette dépense somptuaire, veut faire étalage de sa prospérité: en Nouvelle-France, les esclaves noirs, relativement rares, coûtaient bien plus cher que les Indiens...

Une révolte intérieure

Kawindalé, que ses maîtres vont appeler Marie-Joseph Angélique, va subir les moqueries des autres domestiques de même que les brimades et

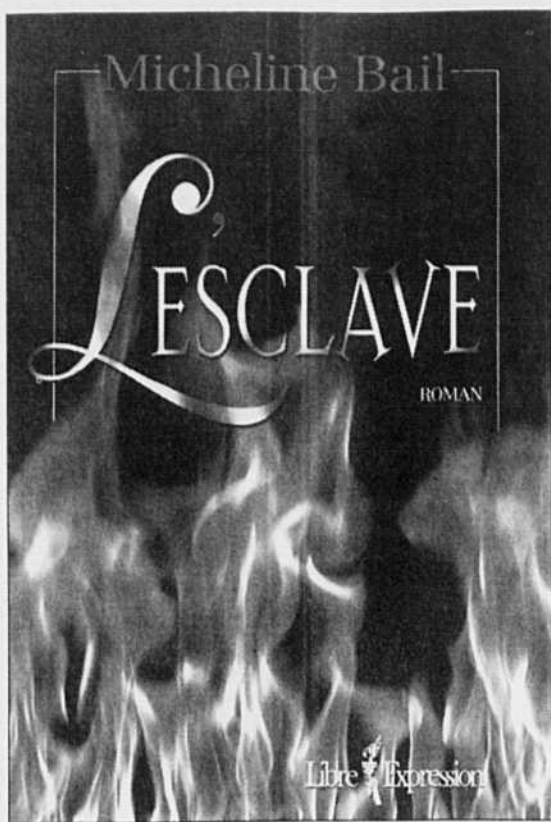
les coups de Thérèse de Couagne, épouse de Poulain, femme acariâtre, sèche de cœur et de corps, âpre au gain: chez elle, tout est calcul. Angélique, elle, comme le roseau de la fable, plie mais ne rompt pas. Elle obéit aux ordres, accomplit les tâches qu'on lui assigne tout en conservant en son for intérieur un esprit de révolte contre sa condition d'esclave. Fièvre, impertinente parfois, elle garde intact un besoin viscéral de liberté. Elle guette sans cesse l'occasion de fuir.

François Poulain, qui est l'autre personnage important du roman de Bail, fera assez peu de cas d'Angélique. Il se lance dans une liaison passionnée avec une Indienne surnommée La Louve, à qui il fait bâtir une maison sur le territoire de la petite seigneurie qu'il possède près de Trois-Rivières. Et puis, Poulain de Francheville a un tempérament d'entrepreneur: après avoir surmonté tous les obstacles, il va fonder les fameuses forges du Saint-Maurice.

L'Esclave est donc tout à la fois le récit des destins parallèles du maître et de l'esclave, la petite histoire de la maisonnée de François Poulain, de ses ambitions d'homme d'affaires, de son deuxième ménage clandestin. Mais c'est également une fresque d'époque où défilent des personnages célèbres — l'intendant Hocquart, la famille Gamelin, l'explorateur La Vérendrye — et qui trace un portrait complexe des rapports entre Blancs et Amérindiens. Ces derniers, sous la plume de Bail, apparaissent parfois comme de fins politiques. Réfractaires à la religion des Blancs, certains d'entre eux sont eux-mêmes esclavagistes. La plupart essaient de tirer le meilleur parti des affrontements entre ces Européens venus se disputer les richesses de leur continent.

Les tableaux du passé

Bail nous fait revivre comme si nous y étions dans l'effervescence que connaissait la Nouvelle-France d'alors, où l'on voyait grand, en dépit des engagements timides de la métropole. On calculait, on intriguait, tout en rêvant d'expansion et de découvertes, y compris celle de ce fameux passage vers la



mer de l'Ouest que Christophe Colomb cherchait déjà. Quant à Angélique, indifférente à ces grands enjeux, elle vit son destin, cette humble tragédie qui s'achève vers sa fin inéluctable. Le lecteur, qui sait pourtant ce qui l'attend, assiste à son procès et à sa mise à mort comme s'il s'agissait d'un véritable suspense. Le juge et le bourreau d'Angélique sont eux-mêmes des personnages inoubliables.

Il est vrai que Micheline Bail, en découvrant l'histoire d'Angélique, tenait un sujet en or, presque neuf: comme l'avait remarqué l'historien Marcel Trudel, cité en avant-propos, l'esclavage en Nouvelle-France et sous le Régime anglais est un thème que notre littérature a raté. Mais encore fallait-il en traiter avec art, savoir mettre l'Histoire à contribution tout en faisant de cet épisode un roman qu'on aurait envie de lire, avec son intrigue, ses personnages, son climat.

C'est cela que Micheline Bail a réussi, ce délicat dosage de l'historique et du romanesque. Son roman est d'ailleurs si bien mené que, tel quel, ou avec un minimum de scénarisation, il

ferait sûrement un fameux feuilleton télévisé ou un excellent film.

L'éloge du terroir

Autres temps, autres amours métissés: dans le roman de Nicole Lavigne, nous sommes hier, dans le Québec des années cinquante: on y perçoit ça et là le poids politique et moral qu'avait encore le clergé, ce qui n'empêchait pas le bon peuple de s'adonner plus ou moins ouvertement au péché.

Le roman de Lavigne ressemble étrangement à ces romans régionalistes, voire terroiristes, qui furent pendant longtemps la voie étroite par où

notre littérature romanesque devait se faufiler, et dont les personnages n'étaient souvent que des porte-étendards. Lavigne a manifestement voulu chanter les beautés de la région du Témiscamingue où elle est née par l'intermédiaire de Mathieu, un jeune bourgeois de Montréal qui décide de quitter sa ville natale et sa famille — au grand dam de son père qui le bannit — pour se réfugier dans la nature sauvage. «C'est là-bas qu'il irait faire sa vie, en terre vierge, là où la nature exprimait ses débordements, où la mesure côtoyait l'harmonie, où l'homme, invité au dépassement, se mesurait à des forces primitives et sacrées.»

Il y a donc de l'épopée en perspective. C'est en tout cas ce à quoi aspire ce Robinson en herbe, qui choisit d'aller s'établir à Tête-du-Lac, un lieu-dit dont il trouve le nom joli. Mathieu loge d'abord chez l'habitant, mais il décide très vite d'acquiescer un lopin de terre et d'y construire... un hôtel!

Car dans cette merveilleuse contrée, il semble que, pour tromper l'ennui, on n'ait rien de mieux à faire que de s'imbiber d'alcool. En matière de dépassement, les gens du coin s'en tiennent surtout à l'alcoolémie...

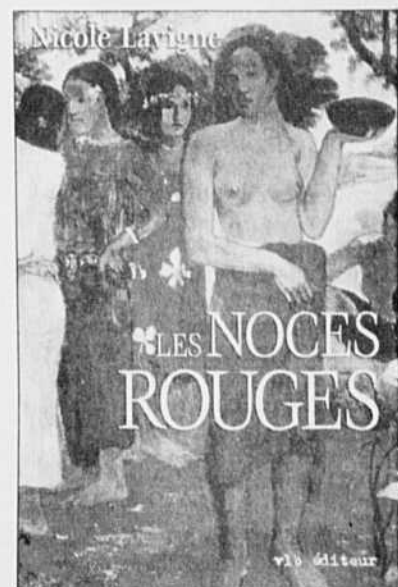
Mathieu devient donc entrepreneur. Il travaille lui-même avec les ouvriers — surtout des Amérindiens —, ce qui lui fait les muscles. Quant à son rêve de noces avec la nature, il va le réaliser grâce à une jolie Algonquienne. Entre elle et lui, dès que leurs regards se croisent, c'est l'amour absolu, total. Mathieu, à son contact, va s'indianiser progressivement.

Le roman de Nicole Lavigne, moitié histoire d'amour, moitié chant de la terre, est malheureusement pavé de trop bonnes intentions. Les Amérindiens, même s'ils ne sont pas dépeints sans défauts et que leur condition actuelle est décrite avec une cer-

taine justesse, ont ici quelque chose de ces bons Sauvages que les hommes du XVIII^e siècle ont inventés. Quant au couple de Mathieu et Mariana, ce sont des amoureux sensuels, sympathiques, mais leurs aspirations et leur idylle auraient facilement tenu dans une simple nouvelle. Il n'y avait pas de quoi faire un roman — encore moins une épopée — avec ces deux personnages qu'on connaît d'ailleurs assez mal.

Nicole Lavigne a-t-elle voulu faire pour son Témiscamingue natal ce qu'Arlette Cousture ou Jeanne-Mance Delisle ont réussi pour l'Abitibi? En tout cas, le Témiscamingue des *Noces rouges* n'est qu'un ailleurs comme ceux, imaginaires ou réalistes, que Lavigne a dépeints dans *Un train pour Vancouver* ou *Moscou la nuit*, c'est-à-dire un de ces lieux exotiques où, paraît-il, on risque le mieux de se trouver soi-même.

rchartrand@videotron.ca



Les Éditions du Boréal félicitent les finalistes aux prix littéraires du Gouverneur général



Romans et nouvelles

Gaétan Soucy

LA PETITE FILLE QUI AIMAIT TROP LES ALLUMETTES

Également finaliste au prix Renaudot 1999

182 pages • 19,95 \$

Essais et documents

Daniel Jacques

NATIONALITÉ ET MODERNITÉ

272 pages • 27,95 \$



Littérature de jeunesse — texte

Andrée-Anne Gratton

LE MESSAGE DU BISCUIT CHINOIS

120 pages • 8,95 \$

Littérature de jeunesse — illustrations

Nicole Lafond

CONTES POUR ENFANTS (GABRIELLE ROY)

112 pages • 19,95 \$



Littérature de jeunesse — illustrations

Luc Melanson

LA PETITE KIM (KIM YAROSHEVSKAYA)

24 pages • 14,95 \$

Traduction de l'anglais au français

Charlotte Melançon

RÉFLEXIONS D'UN FRÈRE SIAMOIS

(JOHN SAUL)

514 pages • 34,95 \$



Boréal

Qui m'aime me lit

Réjean
Ducharme

GROS MOTS



GALLIMARD

LIVRES

LE FEUILLETON

La lourde pierre de la mélancolie...

Quand le retour de la mémoire pèse sur le récit

LES ANNEAUX DE SATURNE

W. G. Sebald
Éditions Actes Sud
Arles, 1999, 354 pages

Tomber sur un roman de la mémoire par ces temps de triste amnésie (ai-je écrit dans ces mêmes pages lors de la parution du précédent roman de Sebald, *Les Emigrants*, chez Actes Sud en 1998), c'est recevoir un cadeau d'une grande valeur, mais aussi un cadeau extrêmement encombrant. Que faire, en effet, de tout ce que la mémoire qui ne trouve nulle part d'exutoire, sur laquelle nul, ou presque, n'a le temps de revenir, qui est happée à chaque instant par cette grande faucheuse qu'est la vie en société, surtout dans une culture de l'éphémère et du zapping?



Jean-Pierre Denis

Quand la mémoire nous «revient» enfin, c'est généralement à la suite d'un événement déclencheur, lui-même lié à une blessure qui appartient au passé; voire un vide, une absence sur laquelle nous n'avons pas encore mis de mots et qui est restée «en souffrance»... C'est pourquoi nous préférons le plus souvent ne pas nous souvenir. La mémoire, surtout quand elle est douloureuse, est une tare parce qu'elle fait de nous des êtres associés. Elle retarde, bloque la machine, invente des détours, refuse d'avancer, s'obstine à

gratter la plaie. Au pire, elle refuse la vie et tue donc l'espoir.

Sans doute a-t-elle signé un pacte avec le diable, ou avec la mort!... Pourtant, toute la vie de l'espèce est issue de cette mémoire, tous les tâtonnements de l'humanité y ont déposé leur marque, tracé les meilleurs chemins, orienté les apprentissages les plus féconds ou les moins dommageables. Ne pas se souvenir, c'est se condamner à se répéter et à faire les mêmes erreurs. C'est aller, en somme, contre l'humanité.

Alors, que faire de la mémoire? Et comment réinscrire le souvenir pour qu'il devienne une leçon de vie et de sagesse? Dans la grande marche de l'histoire, il y a toujours des gens sacrifiés, des gens qu'on abandonne sur le bord de la route (ou qui s'abandonnent eux-mêmes, exténués), des faibles ou des neuroathétiques, de petites natures auxquelles nous ne prétions guère d'avenir. Il en va de même de certaines villes, de certains pays, voire de civilisations entières qui ne nous sont connues que par les ruines qu'elles nous ont laissées, ou par quelque trace écrite qui témoigne de leur disparition. Avec Sebald, nous ne sommes jamais loin de la ruine, ou de la pente qui y conduit.

Le miroir de la copulation

Est-ce ce que Sebald écrit vraiment (ses récits de vie ou de lieux, ses souve-

nirs de lecture) qui doit nous intéresser, ou plutôt le processus par lequel il parvient à l'écriture, y maintenant vivants des fantômes dont plus personne, ou presque, ne se souvient? Je l'ai déjà laissé entendre: Sebald ne s'intéresse au présent que dans la mesure où il peut y lire, y déchiffrer un passé. C'est l'épaisseur de ce passé, et particulièrement lorsqu'on l'aborde du côté de son entropie, qui le captive.

Dans ses livres — qui ne sont ni tout à fait des romans, ni tout à fait des récits, ni tout à fait des livres d'histoire ou des mémoires —, nous assistons presque toujours à un passage marqué par le temps d'un déclin, au passage d'un état flamboyant à un état de déliquescence, de quasi-disparition. Pas étonnant que son narrateur soit parfois si près du rêve, qu'il tombe même de temps à autre en sommeil, qu'il traverse le paysage comme s'il était dans un rêve — autrement dit, en état de remémoration ou de reminiscence.

Et on se demande bien ce que cet infatigable marcheur (son narrateur) cherche à nous faire comprendre, ou à comprendre lui-même, à travers ses pérégrinations. «En août 1992, comme les journées du Chien approchaient de leur terme, je me mis en route pour un voyage à pied dans l'est de l'Angleterre, à travers le comté de Suffolk, espérant parvenir ainsi à me soustraire du vide qui grandissait en moi à l'issue d'un travail assez absorbant.» Ainsi commence ce récit. Le lieu n'est d'ailleurs pas choisi au hasard. Il a pour lui deux ingrédients essentiels: il est partiel-

ment inhabité et se trouve non loin de la mer. Mais ce voyage, qui aurait pu être libérateur, va se transformer en cauchemar et conduire le narrateur à l'hôpital. C'est de là qu'il va nous en faire récit.

Oh, un récit bien erratique! Car avec Sebald, on va dans tous les sens, passant d'une anecdote à un souvenir livresque, de celui-ci à un tableau évoquant une leçon d'anatomie, de ce tableau à la vie d'un homme riche et célèbre qui aurait fait construire une somptueuse résidence avant de voir s'effondrer sa fortune, de cette vie à celle d'un autre, voire d'un ami décourvert mort un bon matin dans son lit, ou encore à un commentaire sur le thème du sable chez Flaubert... A travers toutes ces strates, toutes ces ponctuations du temps et de l'espace, un thème récurrent: la mort, le passage inéluctable du temps, la destruction. «Thomas Browne est frappé par l'impermanence de toutes choses en rapport avec un processus sans fin de transformation revenant à manger et à être mangé.» Ce qui va d'ailleurs le conduire à s'intéresser aux rites funéraires dans un texte datant de 1658, *Hydriotaphia*. Parfois, quand je regarde, nous dit le narrateur, «j'ai l'impression que tout est déjà mort». Ce sentiment permanent de menace et de fatalité qu'on perçoit chez le narrateur s'étend d'ailleurs bien au-delà de danger réels.

Alors qu'il se tient sur un promontoire qui surplombe d'environ vingt mètres une plage, son regard est attiré par quelque chose qui bouge et jure

dans le paysage. «Je m'accroupis, pris d'une soudaine panique, et plongeai du regard par-dessus le bord de la falaise. C'était un couple d'humains qui reposait là en bas, dans le creux, pensai-je, un homme couché sur le corps d'une autre créature dont on ne voyait que les jambes repliées et écartées. Et durant l'éternité de la seconde d'effroi où cette image me traversa, il me sembla qu'un tressaillement avait parcouru les pieds de l'homme, on aurait dit un pendu au moment du trépas.» Et de rappeler Biog Casarès expliquant que le caractère terrifiant des miroirs, aussi bien que de l'acte de copulation, tient au fait «qu'ils multiplient le nombre des humains»... C'est vous dire dans quel registre se situe ce texte qui vous rappelle à chaque instant non seulement la finitude de l'homme, mais l'absurdité de sa condition de mortel.

Un air fin de siècle

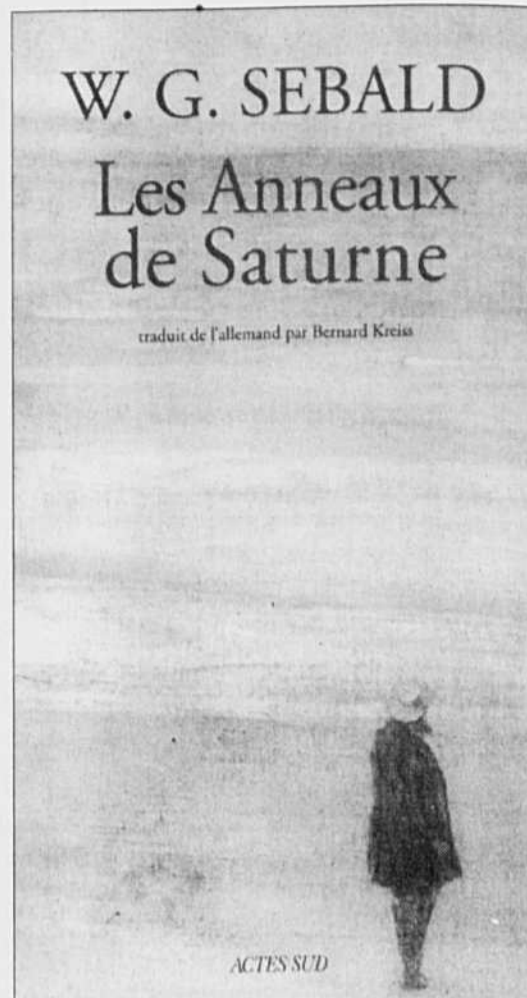
Sebald, c'est du sérieux, du lourd, du grave. Et il n'est certes pas donné à tous les lecteurs d'aimer ce genre d'écriture ou de récit, surtout par les temps qui courent. Mais cela ne fait pourtant pas de ce livre un livre de poids, un livre à méditer longuement. Il nous porterait plutôt à l'admiration. Autant son précédent livre m'avait fasciné (et ému) par l'intérêt qu'il avait su porter à des vies singulières (celles d'émigrants qui avaient tous connu un destin tragique) qu'il lui avait été donné de croiser au long de ses pérégrinations, autant son dernier livre m'a paru abstrait et redondant, du moins quant au fond.

L'écriture y est certes toujours aussi maniaque, aussi précise, aussi organisée (elle a quelque chose de la ma-

chinerie allemande), mais elle me semble cette fois manquer de grâce. De vie aussi.

Il y a quelque chose d'insupportable dans ce livre, et ce quelque chose tient moins du fait qu'on n'y parle que de la mort, de la fin des choses, que du fait qu'on y sent cette fois une sorte de complaisance, et l'impossibilité pour l'auteur d'aller au-delà, vers la vie, fût-elle meurtrière. On peut aussi faire de «joyeuses fineries», comme nous l'apprend Ludmilla Oulitskaïa, dont je vous parlerai la semaine prochaine... Et quoi de plus tragique qu'une tragédie, comme nous la si bien appris Molière!?

denisjp@mlink.net



Félicitations

à **HUGUES CORRIVEAU**,
en nomination au
Prix du Gouverneur général
pour son recueil de nouvelles
Le ramasseur de souffle.

Hugues Corriveau
LE RAMASSEUR DE SOUFFLE
L'instant même

« Des nouvelles où passe le souffle d'une intelligence créatrice pleine de sensibilité. Un livre où les passions obéissent à la loi de l'excès et à la jubilation d'une sensualité débordante. »
Francine D'Amour, Madeleine Ouellette-Michalska, Pierre Samson,
jury de la catégorie roman et nouvelle.

L'instant même
NOUVELLES ROMANS ESSAIS

MANUSCRITS NON PUBLIÉS

Faites connaître vos manuscrits non publiés (ou refusés) par l'entremise de notre revue littéraire spécialisée, intitulée **La fureur d'écrire**. (Aucuns frais). Adresse: 303 - 290 rue Nelson, Ottawa, ON., Can., K1N 7S3. Tél. 1-613-235-3668. De plus, vous pouvez les déposer à notre Fonds de conservation de manuscrits, **La fureur de lire**, jusqu'à ce qu'ils soient découverts par les éditeurs et le public.

Bibliothèque de Saint-Malo
Fonds de conservation de manuscrits
228, Rte 253 Sud, Saint-Malo (Québec) J0B 2V0
Tél. 1-819-658-2124

SAUVEGARDE DU PATRIMOINE CULTUREL

CET AUTOMNE aux Éditions TROIS

NICOLAS
LE FILS DU NIL
Mona Latif-Ghattas
roman poétique

« Mona Latif-Ghattas signe un ouvrage qui a les qualités de la broderie et des étoffes orientales. Soigné, délicat, coloré. »
Stéphane Lépine

184 pages - 22,00 \$

En vente chez votre librairie

FÉLICITATIONS!

Patrice Groulx
Pièges de la mémoire
Dollard des Ormeaux,
les Amérindiens et nous
PRIX LIONEL-GROULX
FONDATION YVES-SAINT-GERMAIN
de l'Institut d'histoire de l'Amérique française
1999

Pierre Perrault
Le Mal du Nord
FINALISTE
PRIX DU
GOUVERNEUR GÉNÉRAL
1999

Éditions Vents d'Ouest

SYRIE
TERRE DE CIVILISATIONS

SYRIE
TERRE DE CIVILISATIONS
Michel Fortin
49,95 \$

L'archéologue québécois Michel Fortin nous guide à travers la riche histoire de la Syrie, creuset des civilisations anciennes du Proche-Orient. Découvrez en primeur des œuvres d'art remarquables qui seront exposées à Québec dès juin 2000 dans le cadre d'une tournée internationale organisée par le Musée de la civilisation à Québec.

Une publication réalisée en collaboration avec le ministère de la Culture de la République arabe syrienne et le Musée de la civilisation à Québec.

MUSÉE DE LA CIVILISATION
Québec

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

PIERRE CRÉPEAU
Kami Mémoires d'une bergère teutonne
Éditions David
Roman
15,00 \$

Mouvements d'Amérique

Pierre Crépeau
Kami Mémoires d'une bergère teutonne

« À bien y penser, les familles mixtes ont un certain avantage: la promiscuité masculine développe chez nous, les filles, une nécessaire agressivité en nous apprenant à nous battre, dès le plus jeune âge, contre la domination des mâles. »

Regroupement des éditeurs canadiens-français

Cette semaine à CENT TITRES

Vedette de la rentrée littéraire parisienne, Christine Angot est celle par qui le scandale arrive... Son livre *L'inceste* en dérange plus d'un. Nous l'avons rencontrée à Paris.

Ingénieux: les Écrits des Forges encouragent le libre échange poétique entre le Québec et le Mexique en développant avec des éditeurs des relations culturelles et commerciales. Un reportage réalisé pendant le Festival de poésie de Trois-Rivières.

Chaque année, le mois de novembre déverse sa flopée de prix littéraires, dont le fameux Goncourt. Quelques-uns des romans en lice ont retenu l'attention de Robert Lévesque. Il nous dévoile son favori:
La demande de Michèle Desbordes.

Le magazine littéraire de Télé-Québec
Animé par Danielle Laurin
Mercredi 19h30
Rediffusion jeudi 13h30

CENT TITRES

Télé-Québec PIXCOM LE DEVOIR

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

De filles et de tabac

DANS LA TÊTE DES FILLES

CHRONIQUES DE L'APRÈS-FÉMINISME
Catherine Fol
Éditions Stanké
Montréal, 1999, 160 pages

PASSAGE À TABAC
PETIT OUVRAGE À L'INTENTION DES FUMEURS ENCORE HEUREUX DE L'ÊTRE
Yvon Corbeil
Lancôt Éditeur
Montréal, 1999, 88 pages

Le féminisme est-il soluble dans la jeunesse professionnelle individualiste et confiante en l'avenir? Les comportements et attitudes sexistes qui pointent encore, parfois, le bout de leur nez doivent-ils être reçus comme des relents d'une époque révolue appelés à s'estomper à très court terme? L'heure est-elle venue pour le mouvement des femmes, dans sa version collective et combattante, de se convertir au «doux scepticisme» (l'expression est du préfacier Jacques Godbout) de l'après-féminisme?



Louis Cornellier

Diplômée de l'École polytechnique de Montréal, ex-gagnante de la Course Destination Monde et actuellement réalisatrice de documentaires scientifiques à l'ONF, Catherine Fol, pour explorer ce changement social susceptible de modifier nos vies quotidiennes, n'a pas voulu jouer les théoriciennes; elle a plutôt choisi le ton déagré de la chronique d'humour. Qu'on ne s'attende donc pas à lire ici une réflexion systématique avec propositions théoriques à la clef. Papillonnant à travers la problématique à coups d'anecdotes personnelles et d'opinions plus ou moins argumentées sur l'actualité sociopolitique et scientifique, *Dans la tête des filles* prône un dépassement du féminisme au profit d'un «mouvement plus vaste, à la vision plus large: un mouvement plus humain que féminin».

Catherine Fol le répètera à quelques reprises: il ne s'agit pas, pour elle, de nier ou de condamner l'influence historique du mouvement des femmes: «Le féminisme a déterminé nos professions, nos routes. Il s'est infiltré dans toutes nos activités, nos pensées, même les plus intimes. Tout ce que les hommes font, nous pouvons le réussir, sans restriction aucune, du bureau à la maison, jusque dans le lit conjugal.»

Ce à quoi elle entend cependant s'attaquer, c'est à ce qu'elle identifie comme l'«effet pervers du féminisme», qu'elle résume en une formule consacrée: «le syndrome de la victime».

Dès l'amorce de son parcours, elle s'emploie à lever une ambiguïté quant à sa position en revenant sur cet épisode noir de notre histoire récente que fut le massacre perpétré à l'École polytechnique il y a déjà dix ans. À ses yeux, le cas Marc Lépine relève d'une

«erreur de la nature», et le faire servir, comme cela fut fait à l'époque, à la démonstration «que le féminisme demeure nécessaire» constitue un «détournement de drame». La preuve? «Au même moment, écrit-elle, un jeune père se levait à la première aurore pour donner le biberon à son poupon.»

Est-ce donc à dire que l'émancipation des femmes serait achevée? Non, répond Catherine Fol, mais le pas final vers cet objectif indiscutable se fera dans la tête des filles et, d'une certaine manière, contre le féminisme, dans la mesure où c'est le discours de victimisation collective véhiculé par ce dernier qui constitue maintenant le frein principal à l'évolution qu'il souhaite pourtant.

Les déchirements que l'on vit à l'heure actuelle à ce sujet tiennent en partie, écrit Fol, à un conflit de générations: «La notion de féminisme fait appel à l'appartenance à un groupe. Dans une société individualiste, où chacun tient à ses particularités, se regrouper sous une même bannière n'a rien d'attrayant.» En pareilles circonstances, la tendance du discours féministe à regrouper toutes les femmes pour ensuite leur accoler le statut de victimes n'apparaît plus mobilisatrice et opérante dans le sens du changement souhaité.

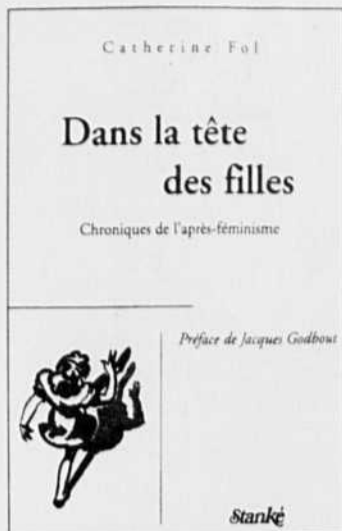
Le temps est venu d'adopter une nouvelle approche: «Ceux qui nous regardent voient des femmes? Soit! Alors, modifions l'image que les sociétés se font des femmes. Cessons de les présenter comme des perdantes de l'histoire de l'humanité. D'autant que ce n'est pas vrai. Si les femmes ont souffert à travers le temps, elles ne sont pas les seules.»

Catherine Fol choquera les féministes militantes, mais il faut néanmoins reconnaître à son plaidoyer en faveur de la fin de l'ère de la victimisation un certain courage. Oui, écrit-elle, les femmes subissent parfois la violence physique des hommes, mais la violence féminine, de type psychologique surtout, existe aussi et ses ravages doivent être reconnus et désapprouvés. Les violents sont ignobles, c'est vrai, et ils méritent des peines plus sévères, mais ce serait errer que de les confondre avec les hommes en général.

Vers un nouveau couple

Quant aux petites luttes de pouvoir conjugales (les noms de famille octroyés aux enfants, le partage des tâches ménagères, les soins à la progéniture), aux femmes de tirer leur épingle du jeu en tablant avec détermination sur l'ouverture d'esprit acquise des générations montantes et en apprenant à se faire payer, comme les hommes, pour les services qu'elles rendent. Le couple nouveau doit savoir compter sur l'amour comme moteur de changement social: «L'égalité leur permet de vivre autant de bonheur l'un que l'autre. Ils savent en jouir et en faire profiter leur partenaire. Ils se regardent droit dans les yeux, d'égal à égal, complices et amoureux. Ensemble, ils savourent le doux temps de l'après-féminisme.»

Que penser de la proposition d'en-



semble? J'avouerai ma perplexité. Je partage l'agacement de Catherine Fol devant la victimisation féministe, mais sa thèse générale me semble souffrir du silence qu'elle réserve à la notion de classes sociales. Les femmes, faut-il le rappeler, n'ont pas toutes la chance de naître et d'évoluer dans des milieux de bon chic bon genre qui se font un point d'honneur de s'adapter au changement social.

Les hommes que le système socioéconomique écrase se transforment plus difficilement que leurs semblables privilégiés en doux alliés de l'autre sexe qu'ils auraient fréquenté sur les bancs de l'université. De même, le statut de femme-ingénieur en usine se compare difficilement à celui de couturière en *sweat shop*. S'opposer au discours de la victimisation abusive et paralysante est une chose. Refuser de reconnaître les victimes, et les raisons qui les font telles, en est une autre un peu moins souhaitable. Enfin, et contrairement au préfacier

Jacques Godbout qui se réjouit de voir Catherine Fol puiser «dans la science un optimisme qui donne à ses chroniques de l'après-féminisme une fraîcheur à laquelle il est difficile de résister», j'ai trouvé la dernière section de ce livre carrément insupportable.

Eloge d'une sorte d'individualisme biologique qui s'appuie sur la richesse du cerveau humain, ce chapitre intitulé «L'Avenir» s'avère un ramassis de clichés assez pathétique. Qu'elle redise, à la suite d'une armée de diplômés universitaires qui voudraient nous faire croire qu'ils écrivent à peu près sans faute par génie autodidacte, qu'elle a «passé plusieurs années sur les bancs d'école à apprendre à ne pas savoir écrire», voilà qui est plutôt désolant, mais, j'en conviens, anecdotique. Il y a pire.

Sous prétexte de prôner un «scepticisme sympathique» apte à nous prémunir contre l'intolérance, Catherine Fol étale ses préjugés au sujet des religions constituées qu'elle réduit à «un immense «egotrip» collectif». Plutôt partisane d'une spiritualité qu'elle revendique vague, abstraite «et surtout moins sexiste», la chroniqueuse aboutit dans une zone théorique bâtarde où le règne du *feeling* remis en question à la sauvette se combine à un évolutionnisme naïf et mal décent afin de tracer la route à suivre ou, c'est selon, à subir. Souhaitons que ce ne soit pas là le lieu unique où fleurira un après-féminisme qui n'est pas sans comporter quelques belles promesses.

J'ai du bon tabac

La défense enthousiaste des fumeurs à laquelle se livre Yvon Corbeil

dans son *Passage à tabac* ne brille pas par son originalité. Il y a une dizaine d'années, Jean-Jacques Brochier avait fait un certain bruit avec un ouvrage semblable intitulé *Je fume, et alors!*, Pierre Bourgois a rédigé à peu près une centaine de chroniques sur la question et d'autres encore ont fourni des efforts en ce sens.

Cela dit, ce petit pamphlet n'est pas dénué d'intérêt. Clair et incisif, il attaque efficacement la position des antifumeurs hystériques, qu'il associe à une forme de totalitarisme plus ou moins douce.

La répression dont sont victimes les fumeurs n'est pas nouvelle. Ils furent excommuniés, condamnés à mort et pendus au XVII^e siècle, décriés plus tard par les nazis, et ils continuent de l'être dans nos démocraties dites libérales.

La tabac nuit à la santé; il faudrait donc l'interdire. Pourtant, rétorque Corbeil, rien ne prouve que fumer soit la cause de certaines maladies. Va pour le facteur de risque, mais, à ce compte, l'obésité, la pollution, la mauvaise alimentation, l'abus d'alcool, le travail, le chômage et le divorce mériteraient eux aussi qu'on lutte énergiquement pour les interdire. Pourquoi n'est-ce pas le cas? Fanatisme obsessionnel, constate Corbeil. La fumée secondaire mortelle?

«Aucune étude sérieuse n'est jamais parvenue à le montrer d'une manière satisfaisante.»

Les vraies causes de la guerre

La croisade antitabac aurait donc des motivations irrationnelles. Déposés des vrais pouvoirs au bénéfice

des forces de l'argent, les gouvernements s'y adonneraient d'ailleurs (et à d'autres niaiseries semblables) pour camoufler leur impuissance réelle. On veut empêcher les jeunes de fumer? Résultat paradoxal: on fouette ainsi leur désir de s'associer à un comportement qui, parce qu'il est démonisé, les attire d'autant plus.

Pire encore: sous couvert de combat en faveur de la santé publique, on mène ainsi une autre petite guerre aux pauvres, les seuls à véritablement subir l'impact des lois répressives (augmentation du prix du tabac, impossibilité pour les petits restaurants de se conformer aux réaménagements imposés par les décideurs, etc.).

Corbeil est sans appel: «Au sein des combats qu'ils mènent, les antifumeurs dévoilent leurs vrais caractères: hypocrites, menteurs, intégristes, puritains, malhonnêtes et, peut-être surtout au fond, malades, malades de cette maladie largement répandue chez l'être humain et qui le montre si peu convaincu de ses propres vérités qu'il éprouve le besoin d'obliger les autres à les partager afin qu'en retour il s'en convainque lui-même.» Il n'a pas tort, et c'est la raison pour laquelle ce livre ne les fera pas changer d'idée.

Plaidant pour un art de vivre ensemble qui soit respectueux des petits péchés mignons de chaque membre de la communauté, Corbeil conclut par une proposition sympathique: «Le tabac apaise et dispose l'esprit à la communication et au partage. Ce qui nous fait penser que les antifumeurs devraient peut-être fumer un peu...» Moi, je ne suis pas contre et je participerai volontiers à la séance... s'il y a des filles pour nous tenir compagnie.

louiscornellier@parroinfo.net

CATHERINE EWING

L'ENFANT D'HIER
Catherine Ewing

99 p., 14,95 \$

L'Enfant d'hier se déroule à un moment limite de la vie d'une femme. Comment survivre à l'abandon? Sans détour, avec émotion, *L'Enfant d'hier* nous ramène à l'essentiel, une femme qui essaie de comprendre et d'accepter ce qu'elle a été, ce qu'elle est et ce qu'elle ne sera jamais plus.

En vente chez votre librairie

les éditions du remue-ménage

Triptyque

www.generation.net/tripty
Tél. et téléc.: (514) 597-1666

Robert Giroux
Le miroir des mots
poésie, 58 p., 15 \$

Guy Perreault
Personne n'existe
suivi de
La mort des mouches
poésie, 85 p., 15 \$

Une vraie librairie de fonds? la librairie Gallimard!
3700 boul. Saint-Laurent, tél. : 499-2012

Sylvie Dion

L'ultime bonheur

« Les mots on ne les donne pas comme ça, à la volée, à la bienfaisance, à la charité, on les donne avec ce qu'ils supposent, leurs implications et leurs conséquences... »

LANCÔT ÉDITEUR

NYZ éditeur

félicite Pierre Tourangeau pour le prix littéraire de la Société des écrivains canadiens section Montréal (2^e prix)

Pierre Tourangeau
Larry Volt
roman

HERMÉNÉGILDE CHIASSON
PIERRE-RAPHAËL PELLETIER

Pour une culture de l'injure Essai
Les Éditions du Nordir 18,00 \$

Le Regroupement des éditeurs canadien-français félicite Herménégilde Chiasson, finaliste aux **PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL**

« — Notre vie même est une injure à tous ceux qui trouvent que nous sommes toujours trop vivants pour leur pronostics fatigués et fatigants et qui ne sont pas d'accord pour que nous parlions de beauté. — La culture de l'injure, Hermé, c'est nos conditionnelles émotions incessantes... »

Regroupement des éditeurs canadiens-français

LIVRES

ROMANS DE L'AMÉRIQUE

Une bonne chose de faite

Patrice Desbiens me l'avait dit: «Oh man, Stephen King...» Comme l'Halloween approchait, j'y suis allé jeter un coup d'œil. Enfin, un coup d'œil... 600 pages bien tassées que l'auteur, si l'on en croit la petite notice géo-chronologique qui remplace, dans beaucoup de livres, les trois lettres du mot *fin*, aurait écrites en un peu plus de huit mois... Oh man...

Le sujet de départ? L'écrivain de 40 ans victime de blocage (le fameux «*writer's block*» de la mythologie littéraire grand public, élément déclencheur d'innombrables fictions). L'auteur en panne, d'un point de vue romanesque, devient intéressant. Le montrer au travail, au contraire, n'attire guère la sympathie. Un peu comme contempler des gens heureux: quand tout baigne, pas d'histoire. Et Stephen King, qu'on découvre, dans ce livre, en écrivant diablement sérieux, est avant tout un féroce et gigantesque raconteur d'histoires.

Il faut savoir ce qu'on entend par «écrivain» dans ce *Sac d'os*. Michael Noonan, évident alter ego de l'auteur, est un homme capable de pondre, année après année, un produit assuré de figurer sur la liste des *best-sellers* mais cantonné, à son grand dam, entre les positions 15 et 5, d'où il peut contempler la majesté des Mary Higgins Clark et autres Robert Ludlum. Un homme qui vaut, bref, ses quelques millions.

Pour l'écrivain paumé, faudra repasser. «Ma femme à tu tous vos livres» est la phrase qu'il entend le plus souvent. Noonan est une petite usine que son agent et sa directrice littéraire soignent aux petits oignons. S'il traîne quelques regrets, ils sont bien légers: celui, peut-être, de n'être «ni *Thomas Wolfe* ni même *Tom Wolfe*». Mais il y a des compensations. L'un des éléments clefs de ce livre s'avère être l'ironie à peine déguisée avec laquelle Stephen King, mine de rien, traite de son propre statut de gros vendeur snobé par les beaux esprits de la critique officielle et de son rapport à la littérature plus «sérieuse». «*J'ai écrit des tas de bons bouquins ces temps derniers, ils me sortent de la tête comme*

les bouses du cul d'une vache.» Bref, comme Liberace, il rigole tout le long du chemin qui le mène à la banque... jusqu'à ce que la mécanique s'enraye. Noonan avait un petit rituel, avec sa femme. Une bouteille de champagne, deux coupes: il la laissait taper la dernière phrase, et après, elle pouvait dire: «*C'est une bonne chose de faite, alors, non?*» Mais voilà, sa femme est morte. Ça arrive dès le début du livre, une bête rupture d'anévrisme au milieu du parking d'une pharmacie. Aussi bien dire que *Sac d'os* démarre sur les chapeaux de roues.

Essayer de résumer cette intrigue foisonnante apparaît parfaitement inutile. Disons qu'il y est question de la vie cachée de la femme de Michael et d'un chalet (assez luxueux, le chalet) servant de retraite à ce dernier, au bord d'un lac du Maine, près d'un endroit où fut commis, au début du siècle, un crime particulièrement sordide. Il s'agirait donc, du moins en surface, d'une bonne vieille histoire de fantômes ayant pour théâtre cette résidence secondaire spacieuse et solitaire et ses environs (on pense, évidemment, à *Shining*). Mais l'intérêt est ailleurs. Plus précisément: dans la palette de moyens rien moins que phénoménale dont se sert King pour enrober son histoire touffue, qui révèle un écrivain bien plus vaste et complexe que le simple conteur de récits d'épouvante auquel on est souvent tenté de le réduire. Écrivain «réaliste» tout d'abord, qui observe avec un détachement amusé les travers de ses contemporains. Une certaine Amérique rurale, que son isolement ne soustrait ni aux aléas de l'époque ni à l'emprise des méga-dollars, vibre de présence à travers son regard. Comment résister à un auteur capable de laisser échapper, mine de rien, des phrases aussi exquises que celle-ci: «*L'Amérique est pleine, de plus en plus, de grands gaillards roulant dans des bagnoles minuscules.*» Bel exemple de ce que le bon Eugène de Patillon appelait, si mon souvenir ne me trahit pas, une «*motivation réaliste*». Ou un effet de réel, si on veut...

Il y a, chez King, un maniaque des

mots que j'ignorais avant d'ouvrir ce livre. On sent partout la touche folle du cruciverbiste. Le roman, en jouant sur de nombreux tableaux, réunit les meilleures qualités de deux genres pourtant peu habitués à se rencontrer sur un même terrain: le livre grand public (cliché) et le «roman pour écrivains» (re-cliché...). On y trouve un livre dans le livre qui, à travers le jeu d'une invention fertile mêlant l'acrostiche à une prose parfois digne de Réjean Ducharme, adopte le fonctionnement d'une grille de mots croisés tandis que l'une des clefs de l'énigme réside dans l'onomastique de l'annuaire téléphonique! Mais l'intention ludique se révèle surtout dans l'incessante et si évidente jubilation qui semble s'emparer de Stephen King chaque fois qu'il doit tracer des portraits, ébaucher des comparaisons. Rien ne lui échappe. Son ordinateur, en temps de crise, devient le «*jeu de Scrabble le plus cher du monde*», son chalet, une «*patinoire meublée en rustique américain*», un manuscrit, un «*chiot abandonné qui*

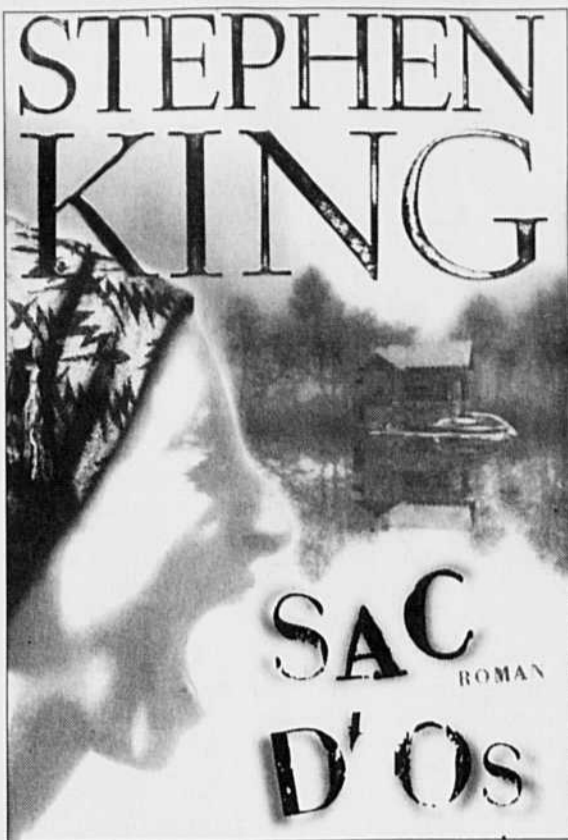
saurait qu'on a déjà emporté ses frères et sœurs pour les gazer.»

On pourra déceler, bien abrité par les thèmes fantastiques classiques, un propos diaboliquement sérieux: c'est la nature même de la réalité que King-Noonan semble interroger quand il fait se dérober, sous les pieds de son lecteur-protagoniste, le terrain qui paraissait sûr. Ici, on ne se réveille d'un rêve que pour entrer dans un autre rêve. Tout est signe, y compris le ululement des hiboux. Les fantômes sont des «*désirs vivants, détachés de leur corps*», et le monde, «*une mince pellicule sur des os et des gouffres insondables.*»

Bien dit... Quand je referme le livre, je songe à part moi: voilà une bonne chose de faite.

SAC D'OS

Stephen King
Traduit de l'américain
par William Olivier Desmond
Albin Michel
Paris, 1999, 600 pages



BANDES DESSINÉES

Le Führer dans de beaux draps

LES EXPLOITS
D'ODILON VERJUS,
TOME 4: ADOLF
Yann et Verron
Le Lombard
Bruxelles, 1999, 46 pages

Qui a dit que le bedé était source d'inculture? Ça ne vaut peut-être pas un bon roman de Denise Bombardier, mais *Adolf*, en plus d'administrer une hygiénique dilatation de la rate, inculque des notions non négligeables de latin, d'allemand et d'histoire. Nous sommes à Berlin en 1932. Battu à plate couture aux dernières élections, Hitler imagine un stratagème pour rapicéer son rêve d'établir un Troisième Reich. Son plan? Feindre le suicide, organiser ses funérailles, le corps drapé dans le Saint Suaire, puis ressusciter, le tout en grande pompe et filmé par Leni Riefenstahl. C'est sans compter la présence de Verjus, missionnaire épiscopien, «un quintal et demi de foi pure, exempté de bile et de fiel», et de la facétieuse Joséphine Baker, de passage dans la capitale pour une série de spectacles. Le scénariste Yann (*Colt Walker, Les Innommables*) beurle un peu gras, mais dans le registre humour et aventure, pour ce qui est de concocter des scénarios juteux et des reparties relevées («*Il est minuit, docteur Goebbels!*»), c'est un vrai cordon bleu.

LABYRINTHES

Mattotti-Kramski
Traduit de l'italien par Marc Voline
Le Seuil
Paris, 1999, 63 pages

Des dieux hindouïstes — dont Oscar, «*celui qui condescendait*» — construisant un paradis en Arctique, des vestes dont la couleur s'ajuste à celle du temps, des chemins pour pénétrer les rêves des défunts: dans ce *Labyrinthes*, on se trouve et on se perd en plein surréalisme. D'ailleurs, les pastels fabuleux de l'italien Mattotti, à travers des poussées futuristes ou expressionnistes, sont ceux, comme pour Tanguy ou Miró, d'un créateur de mondes, de peuples insolites. Sans rien vouloir enlever aux scénarios oniriques de Jerry Kramsky

(pseudonyme de Fabrizio Ostoni), c'est l'image qui prédomine ici, avec ses magnifiques coloris, et celle-ci devient parfois le thème de l'histoire, comme dans *L'ingénieur Dortles* ou encore *Spartaco à Valvolandia*. La méthode de travail des auteurs est originale: Kramsky s'inspire d'un dessin de Mattotti pour écrire son scénario; en d'autres occasions, c'est le dessinateur qui bâtit en partant d'une nouvelle de son collaborateur; dans un cas comme dans l'autre, les textes définitifs sont forgés en dernier. *Labyrinthes* a paru initialement chez Albin Michel en 1988; la présente édition offre une histoire supplémentaire et les textes ont été modifiés.

CHÈRE JULIA

Brian Biggs
Traduit de l'américain
par Pascal Lapointe et la Pastèque
Éditions de la Pastèque
Montréal, 1999, 108 pages

On joue beaucoup sur la fragmentation du temps dans cette bande lacunaire et psychologique, mélange de *Birdie* et du *Locataire*, où le personnage principal, Boyd, est obsédé, depuis sa prime jeunesse, par l'idée de voler. Ses souvenirs, qu'il raconte à Julia dans une lettre, s'entrecroisent au moment où, affublé d'un costume d'homme-oiseau, il va se jeter de la fenêtre de son appartement, ainsi qu'aux entrées et sorties de Léopold, un vieux monsieur peut-être imaginaire. Pourquoi Léopold poursuit-il Boyd? Comment est mort cet homme que Boyd et Julia ont trouvé dans le désert de l'Arizona? Le mystère plane, charme principal de ce récit costumé d'énigmes ou la redondance de plans rapprochés de visages contribue au caractère obsessionnel. On appréciera la très belle utilisation des démons de gris, qui donne beaucoup de plénitude aux cases.

Chère Julia, de l'Américain Brian Biggs, est le premier livre de la Pastèque, nouvel éditeur québécois dont les petits tirages visent principalement les marchés américain et européen. Les maîtres frotteurs, Martin Brault et Frédéric Gauthier, publient également la revue *Spoutnik*.

Denis Lord

XYZ. La revue de la nouvelle

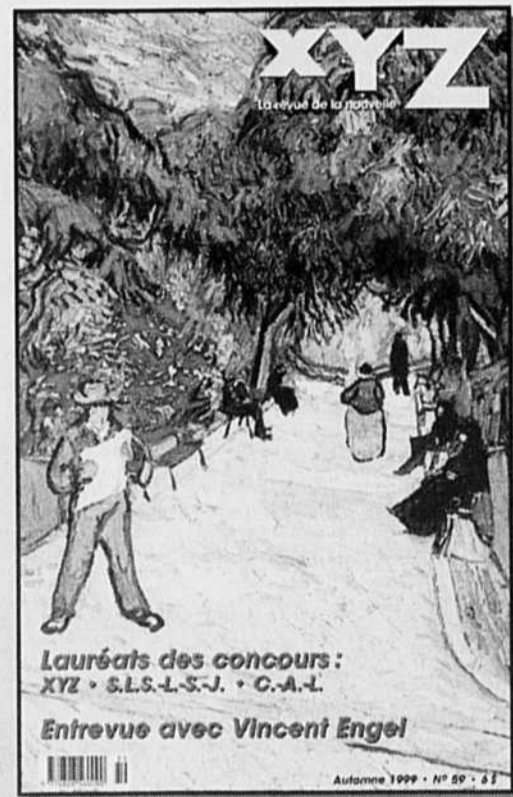


Recevez en prime
Cet imperceptible mouvement
de Aude

(valeur 14 \$) avec un abonnement
d'un an à XYZ. La revue de la nouvelle

Abonnement
1 AN / 4 NUMÉROS
20 \$ (T.T.C.)

en prime: **Cet imperceptible mouvement**



Dans le numéro 59:
une entrevue avec
Vincent Engel

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉL. _____

CI-JOINT: CHÈQUE  

N° _____ EXP. _____ / _____

SIGNATURE _____ DATE _____

30

RETOURNER À: XYZ. La revue de la nouvelle

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 • Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37 • Courriel: xyzed@mblink.net



LIVRES

ENTRETIEN

Les malentendus de Benoît Duteurtre

Caricaturer la gauche française

CAROLINE MONTPETIT

De passage au Québec, il était léger comme l'air, paraissant bien moins que ses 38 ans, coïncant un appel entre une entrevue, un voyage pour New York et un séjour dans la campagne québécoise. C'est que la vie semble sourire à Benoît Duteurtre, cette étoile montante des lettres françaises, qui vient de lancer son dernier-né, *Les Malentendus*.

Passées les discussions houleuses sur les intellectuels homosexuels qu'avait soulevés sa *Gaieté parisienne*, c'est au tour de la gauche française d'être la cible de son ironie mordante.

L'histoire est simple. Un jeune militant de gauche français ambitieux, rêvant de défendre le sort des immigrants, se fait subitement tabasser par un groupe de jeunes immigrants dans une ruelle de Paris. L'incident ébranle ses convictions, le pousse à une remise en question, ce qui le range du coup dans le clan des fascistes aux yeux de ses amis de la gauche étudiante. Le héros est d'autant plus déchiré qu'il est amoureux d'une femme réactionnaire aux idées arrêtées sur l'immigration, ce qui ne l'empêchera pas de s'enticher d'un immigrant clandestin. L'amour a ses raisons...

S'élevant contre le dogme, l'écrivain brosse un portrait insupportable de la gauche française, lui qui pourtant dit affectionner Marx, notamment pour son regard concret posé sur les choses. Alors que la France s'est longtemps targuée d'être un modèle d'intégration des immigrants, dit-il, elle se retrouve aujourd'hui avec des ghettos semblables à ceux des Noirs américains.

Et ce qui l'agace en France, c'est la politique vue sous un angle moral plutôt que pratique, celle qui divise simplement le monde entre les méchants racistes et les bons antiracistes.

« Cette situation [des immigrants] n'est pas un problème moral. C'est une situation sociale qui a été construite, et qui est la responsabilité de la classe politique française, qui a procédé à la construction folle de ces cités de banlieue, qui n'ont rien fait pour qu'il y ait un mélange réel entre les Français immigrés. C'est le produit d'une inconscience politique de la gauche comme de la droite, depuis longtemps, qui a produit cette situation », dit-il.

L'obsession de la forme

Sans se priver du privilège du romancier, celui de circuler librement entre la réalité et l'imagination, Duteurtre admet privilégier la littérature qui pose un regard critique sur la société, au-delà des obsessions de forme de la modernité. « La littérature française a fait des expériences intéressantes, mais elle s'est aussi refermée sur des obsessions de forme et d'écriture, et a évacué le regard de l'écrivain sur son époque et sur le monde », dit-il.

Duteurtre a donc pour idoles Balzac, Flaubert et Céline. Il apprécie Flaubert pour son cynisme, son sens du paradoxe, plutôt qu'Hugo, qui a lui aussi, selon Duteurtre, une vision manichéenne de la réalité, opposant

dans *Les Misérables* en particulier, les bons et les méchants.

Dans cette comédie, comme souvent dans la vie, c'est Eros qui est le maître du paradoxe, jetant dans les bras l'un de l'autre des personnages qui ont les corps en commun plus que les idées. Et comme dans la vie, Eros dispose aussi d'un autel sur lequel les personnages sacrifient quelquefois un peu plus qu'ils ne le voudraient.

On pourrait reprocher à Duteurtre d'avoir donné dans un jeu comique simple, « la mécanique littéraire », comme il la nomme lui-même, où les personnages tournent sans fin les uns autour des autres. Les personnages des *Malentendus* n'ont en effet pas la complexité de ceux de *Gaieté parisienne*, qui mettait en scène un personnage troublé par son homosexualité.

Le regard du romancier

Mais ce roman arrive tout de même à point nommé dans une France divisée entre la gauche et la droite, où le regard détaché de l'écrivain trouve sa légitimité.

« Le regard du romancier est plus complexe et plus contradictoire que le regard de la morale. Et en plus, le regard du romancier est, par définition, gratuit. [...] Bon, moi, c'est clair, je suis pour une bonne morale politique, je suis pour la victoire du bien sur le mal, je suis pour l'intégration des immigrés, mais tout cela, ce n'est pas

mon problème en tant que romancier. Et en même temps, je pense que le regard du romancier, s'il s'intéresse aux contradictions, va nous faire plus avancer, au fond, vers une certaine justice et une certaine justice, que le regard trop manichéen qui va sonner faux de toute façon. »

Duteurtre ne s'arrêtera pas là d'ailleurs, bien qu'il dise ne pas faire de la littérature pour faire avancer les choses. Il en est à la rédaction d'un essai critique sur la gauche française, dont il se réclame par ailleurs. « Si vous dites, au sujet de l'immigration, qu'il y a un problème réel, qu'il y a une certaine violence [chez les immigrants], que ce n'est peut-être pas leur faute, on a créé les conditions. Si on dit que cela n'est pas simplement le problème des racistes, là vous vous faites traiter de fascistes par une partie de la gauche, qui ne veut pas entendre cette critique. »

L'humour noir, reconnaît-il, a souvent la particularité de sembler dire le contraire de ce qu'il dit. Duteurtre ne craint pas d'ailleurs de se faire des ennemis, à chaque livre qu'il écrit sur un certain milieu. Déjà, la parution du livre lui a valu de se faire traiter de réactionnaire et de fasciste par une certaine presse, notamment dans *Le Monde*, alors que l'organe du Parti communiste français, *L'Humanité*, lui a plutôt fait des compliments.

En attendant la suite, *Les Malentendus* sera vraisemblablement porté à l'écran, adapté au cinéma par Jean-Pierre Verne. « Le tournage devrait commencer dans un an », dit-il. Duteurtre espère en être agréablement surpris, entre deux balades dans le centre de Paris, sur l'île Notre-Dame où il vit.



Benoît Duteurtre ne craint pas de se faire des ennemis, à chaque livre qu'il écrit sur un certain milieu.

Argument

ROCK, PUNK, RAP : culture ou imposture ?

LA CHARGE de Gaëtan Soucy

UN PLAIDOYER de Pierre Thibault

LES NUANCES de Marc Chabot

Après débat sur l'héritage de FERNAND DUMONT

Les critiques de Serge Gauthier, Nicolas Gagnon et Danielle Lévesque

La réplique de Jean-Philippe Warren

Jean Larose et Jean Pichette sur la responsabilité des médias contemporains.

« La récupération du rock est au cœur même du rock comme le stalinisme était au cœur même de la révolution bolchevique. Rien n'a jamais "mal tourné" » Gaëtan Soucy, p. 31

« Aujourd'hui, l'intellectuel qui ne garde pas à l'esprit la question de l'héritage est perdu. » Jean Larose, p. 60

« N'est-il pas proprement scandaleux que la culture et la consommation d'aliments génétiquement modifiés se fassent, au Québec, depuis au moins trois ans, sans que personne ne le sache ? » Editorial, p. 5

« Le jour où Dumont n'aura plus que des épigones et que l'on servira sa pensée dans ces manuels apologétiques dont il se gaussait tant, il deviendra pour la jeune génération aussi inintéressant que Groulx. Et aussi mort que lui. » Jean-Philippe Warren, p. 132

invitation Débat à l'occasion du lancement du nouveau numéro d'ARGUMENT

MUSIQUE ROCK, PUNK, RAP, TECHNO : CULTURE OU IMPOSTURE ?

Participants : Alain Brunet, journaliste à La Presse, Marc Chabot, parolier et philosophe, Gaëtan Soucy, romancier et philosophe, Pierre Thibault, journaliste au ICI et auteur

Animateur : Francis Dupuis-Déri

Il y aura un DJ : Manuel Foglia

Lieu : Librairie OLIVIERI, 5219, Côte-des-Neiges, Montréal, Qc, tel. : (514) 739-3639 (métro Côte-des-Neiges)

Date : Jeudi 4 novembre à 19h30 (RSVP)

Prix d'entrée : 5 \$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Venez entendre les confidences littéraires de l'auteur de *L'Enfant migrateur* et de *L'Homme au complet*

Aude

le MARDI 2 novembre 1999, à 19h30

à la Maison de la culture Frontenac (métro Frontenac) - Entrée libre

Ses livres seront vendus sur place par la Librairie du Square.

Animés par Jean Fugère, les *mardis Fugère* sont une production de l'Union des écrivains et écrivaines québécois, en collaboration avec la Maison de la culture Frontenac.

CONSEIL DES ARTS

UNEO

LE DEVOIR

Ville de Montréal

100 Années de la Bibliothèque de Montréal

Le Conseil des Arts du Canada

The Canada Council for the Arts

CET AUTOMNE, LA RÉCOLTE EST EXCELLENTE AUX TROIS-PISTOLES

Anne Boyer • Michel d'Astous Rogg • Des Roches

LE RETOUR

OR-LÉVY BEAULIEU

UN LOUP NOMMÉ YVES THÉRIAULT

SYLVAIN RIVIÈRE

UNE BOUSSOLE À LA PLACE DU CŒUR

YING-YANG LONG DONG

LE TOUR DE MAVIE EN ANGLAIS

NICOLE FLETON

MORCEAUX ÉPARS SUR ATLANTIQUE

VLB/LB/LB

CEUVRES COMPLETES TOME 27

SATAN BELHUMEUR

CEUVRES COMPLETES TOME 28

MOI PIERRE LEROY, PROPHÈTE, MARTYR ET UN PEU FÊLÉ DU CHAUDRON

CEUVRES COMPLETES TOME 29

STEVEN LE HERAULT

RENAUD LONGCHAMPS

CEUVRES COMPLETES

LES ÉDITIONS TROIS-PISTOLES - 400, rue Jean-Rioux, bureau 272, Trois-Pistoles (Québec) G0L 4K0 - (418) 851-8888

PRIX JEAN-ÉTHIER-BLAIS de critique littéraire

ESSAI

Pierre Nepveu

INTÉRIEURS DU NOUVEAU MONDE

Boréal

PIERRE NEPVEU

Intérieurs du Nouveau Monde

Essais sur les littératures du Québec et des Amériques

« Un périple littéraire et affectif, écrit dans une langue admirablement précise et, à l'occasion, sensuelle. » Robert CHARTRAND, *Le Devoir*

« À lire sans faute. Lentement, pour ne rien laisser perdre d'une pensée extrêmement riche. » Gilles MARCOTTE, *L'actualité*

384 pages • 27,95\$

Boréal Qui m'aime me lit.

1^{er} PRIX de la Société des écrivains canadiens

ROMAN

YAN MUCKLE

LE BOUT DE LA TERRE

Boréal

Yan MUCKLE

Le bout de la terre

« Un premier roman spectaculaire. C'est une voix qui apparaît dans le paysage littéraire québécois. » Robert LÉVESQUE, *Midi-culture, SRC*

« Yan Muckle signe ici un premier roman éblouissant, de toute évidence longuement mûri et superbement abouti. » Stanley PÉAN, *Jci*

288 pages • 24,95\$

Boréal Qui m'aime me lit.

LIVRES

HALLOWEEN

B o u h !



GISÈLE DESROCHES

Quiconque côtoie des enfants redécouvre chaque année l'énorme potentiel d'excitation de la fête d'Halloween. Depuis plusieurs semaines déjà, les enfants ont fait part de leurs souhaits de costumes et talonnés les

adultes pour les obtenir. De nombreuses fenêtres et façades de maisons ont déjà revêtu un aspect sinistre ou grotesque. Il n'y a qu'à jeter un œil dans n'importe quel centre commercial pour comprendre l'immense potentiel économique de cette coutume nord-américaine. Chaque année, la lit-

térature jeunesse s'inspire de ce thème et propose à ses jeunes lecteurs des albums ou des romans au diapason.

GLOUPS! BÉBÉ-VAMPIRE

Texte de Lucie Papineau
Illustrations de Pascale Constantin

POUAH! BÉBÉ-SORCIÈRE

Texte de Lucie Papineau
Illustrations de Steve Beshwaty
Dominique et compagnie, 1999,
36 pages

écrit et fluide, le texte fourmille d'idées plaisantes et de petites surprises. Si les illustrations de Marie-Louise Gay sont en noir et blanc, elles n'en portent pas moins l'ambiance magique et lunaire de l'illustratrice. Pour les enfants de six à huit ans.

LA NUIT DU CAMEL MOU

Texte de Philippe Chauveau
Illustrations de Rémy Simard
Boréal Maboul,
série «Les Aventures de Billy Bob»
1999, 54 pages

Lucie Papineau a eu l'idée d'un pays monstrueux où les enfants sont très heureux: ils ne se lavent jamais les oreilles et regardent des tas de films d'horreur. Une fois par année, c'est la livraison des bébés. D'abord déconfortés par les maladroitures de bébé-vampire ou désespérés par la beauté anormale de bébé-sorcière, les parents finiront toutefois par être fiers de leur progéniture. Les illustrations sont très réussies, les couleurs chaudes, les textures intéressantes, les lettres dansent et sautillent en même temps que les héros, la mise en page n'hésitant pas à jouer avec le sens. Deux albums soignés et pleins d'humour pour enfants de trois à huit ans.



Ici, délire et folie sont à l'honneur dans cette nuit d'Halloween hallucinante où des montagnes de caramel mou se mettent à fondre sous l'effet de la chaleur d'un incendie et menacent d'engloutir la ville, le tout orchestré par un bonhomme caramel aux ambitions envahissantes. Bobo, le gigantesque compagnon de Billy Bob, déguisé en extraterrestre de la planète Pluxlox, retrouvera ses terreurs d'enfance à la vue du caramel. Sauvé par l'extravagance et le traitement loufoque du thème, le texte est constitué de petites phrases courtes bien sages, découpées comme dans un manuel scolaire. Aussi collant qu'un lendemain d'Halloween! De six à huit ans.

JULIA ET LES FANTÔMES

Texte de Christiane Duchesne
Illustrations de Marie-Louise Gay
Boréal Maboul, série «Les Nuits
et les jours de Julia»
1999, 54 pages

La petite Julia de Christiane Duchesne a changé de maison. Désormais, ses aventures logent à l'enseigne de Boréal Maboul sous le titre *Les Nuits et les jours de Julia*. Ce soir, Julia a peur. Les fantômes peuvent facilement se glisser par la fenêtre ouverte et se cacher derrière le rideau gonflé. Malgré la petite voix de Julia du dedans qui crie à la prudence, Julia du dehors décide d'attendre de pied ferme et de voir à quoi ressemblent de vrais fantômes. Sa curiosité l'emportera et lui vaudra des découvertes surprenantes. Joliment

CADAVRE AU SOUS-SOL

Texte de Norah McClintock
Traduit par Claudine Vivier
Hurtubise HMH, collection «Atout»
1999, 278 pages

Relié à l'Halloween par le seul cadavre du titre, le roman de Norah McClintock possède néanmoins les qualités d'un bon thriller. *Fausse identité* et *Cadavre au sous-sol* ont reçu, dans leur version anglaise, le prix Arthur Ellis du meilleur roman policier. Les deux ont en commun une héroïne adolescente entraînée dans une enquête concernant ses parents, ce qui l'oblige à revoir ce dossier, pourtant si familier, avec les yeux du doute. Brillante stratégie! Ici, le Café Montréal, propriété de la famille de Natasha depuis plu-

sieurs années, est démolie. Dans la cave, on découvre un cadavre: celui de la mère de Tasha, qu'elle croyait partie de son plein gré depuis cinq ans. Le premier soupçon est évidemment le père de Tasha. La jeune fille et son ami cherchent des pistes qui permettraient de l'innocenter. La narration est maîtrisée et enlevante. Tâtonnants, cantonnés dans les limites du possible pendant la plus grande partie du récit, à peine aidés par un judicieux hasard, les deux enfants explorent de multiples pistes avant d'être entraînés dans un épisode dangereux et armé à la fin du récit. Mais c'est trop tard. On est déjà partisan. On pardonne les folles invraisemblances, la bénédiction que représente un ami de 16 ans aussi disponible et doté de sa propre voiture, certains gadgets électroniques inespérés. On est prêt à beaucoup pardonner à un bon suspense.

LA MAIN DE SIRCONIA

Texte de Claude Bolduc
Vents d'Ouest,
collection «Roman ado»
1999, 172 pages

Pour les vrais amateurs d'horreur et de fantastique, Claude Bolduc présente, avec un certain brio, la suite de *Maitre des goules*. La figure grimaçante de la page couverture s'accorde exactement avec le ton du récit. Le héros fuit toutes les occasions de résoudre ses problèmes, préférant garder le silence sur une situation qui évolue jusqu'à l'extrême limite de la tension dramatique. Depuis sa descente dans le monde du Dessous, Alain fait cauchemar sur cauchemar, ce qui ne l'empêche ni de tourner un film d'horreur avec son ami Christian, ni de rechercher toutes les occasions possibles d'en visionner en compagnie de Sylvie. *La Main coupée de Sirconia* est l'enjeu d'une quête à plusieurs protagonistes qui ramènera malgré lui Alain dans le monde du Dessous, un monde peuplé de bêtes effrayantes, de voix s'adressant directement à lui de l'intérieur de son cerveau et de soi-disant maîtres luttant pour le pouvoir. Des alliances se créent et se défont. L'attitude étrange de Sylvie et son rôle nébuleux laissent entrevoir une suite. Douze ans et plus. Monstruusement votre...

Je vous salue, sorcières**L'IMAGERIE DU FANTASTIQUE**

Textes: Émilie Beaumont
et Nathalie Bélineau
Illustrations: Colette David, M.I.A.,
Isabella Misso, Isabelle Rognoni,
Sophie Toussaint
Éditions Fleurus, Paris, 1999,
124 pages

CAROLE TREMBLAY

Vingt-troisième tome d'une collection qui n'en finit pas d'étonner par sa capacité à transmettre une matière riche sans le moindre relent pédagogique, *L'Imagerie du fantastique* recense, dans son style habituel, quelque part entre l'imagier et l'encyclopédie, tous les types d'êtres et de non-êtres qui peuplent les rêves et les cauchemars. Sorcières, fées et vampires y côtoient gaie-ment le yéti, les sirènes et les Martiens. Un détour par la littérature présente le Cyclope, Gargantua et les Sphinx d'Égypte et de Grèce. Léger bémol, on laisse planer un mystère ésotérique sur certains sujets X-files comme les enlèvements par des extraterrestres. Cela dit, le caractère exhaustif de l'ouvrage, conjugué à des illustrations tout ce qu'il y a de plus gentilles, permet une approche inoffensive mais complète du monde fantastique.

**ZELDA LA SORCIÈRE ET SON IGNOBLE ANNIVERSAIRE**

Eva Tacheva
Nathan, Paris, 1999, 12 pages

Zelda, la sorcière, invite ses amis à son anniversaire, le 31 octobre. Pour

VOIR PAGE D 9: SORCIÈRES

ANDRÉE CHRISTENSEN
JACQUES FLAMAND

Lithochronos Poésie
Les Éditions du Vermillon 16,00 \$

Mouvements d'Amérique

LITHOCHRONOS
LE PREMIER VOLUME DE LA TRILOGIE
ANDRÉE CHRISTENSEN JACQUES FLAMAND

« Et lorsque toute trace de l'oiseau sera invisible
La pierre prendra son envol
vers sa transparence poème de la création »

Regroupement des éditeurs canadiens-français

Québec

2000

Tout ce qu'il faut savoir

pour comprendre le Québec d'aujourd'hui

Rétrospective du XX^e siècle québécois

RENÉ DUROCHER, PAUL-ANDRÉ LINTEAU, GILLES MARCOTTE ET JEAN-JACQUES SIMARD

Textes entièrement inédits

Publié sous la direction de Roch Côté et en collaboration avec le journal LE DEVOIR, *Québec 2000* réunit au-delà de cinquante experts, journalistes et universitaires.

Un panorama complet, illustré et chiffré

Une rétrospective des événements marquants

Une analyse des grandes tendances sociales, démographiques, culturelles et économiques

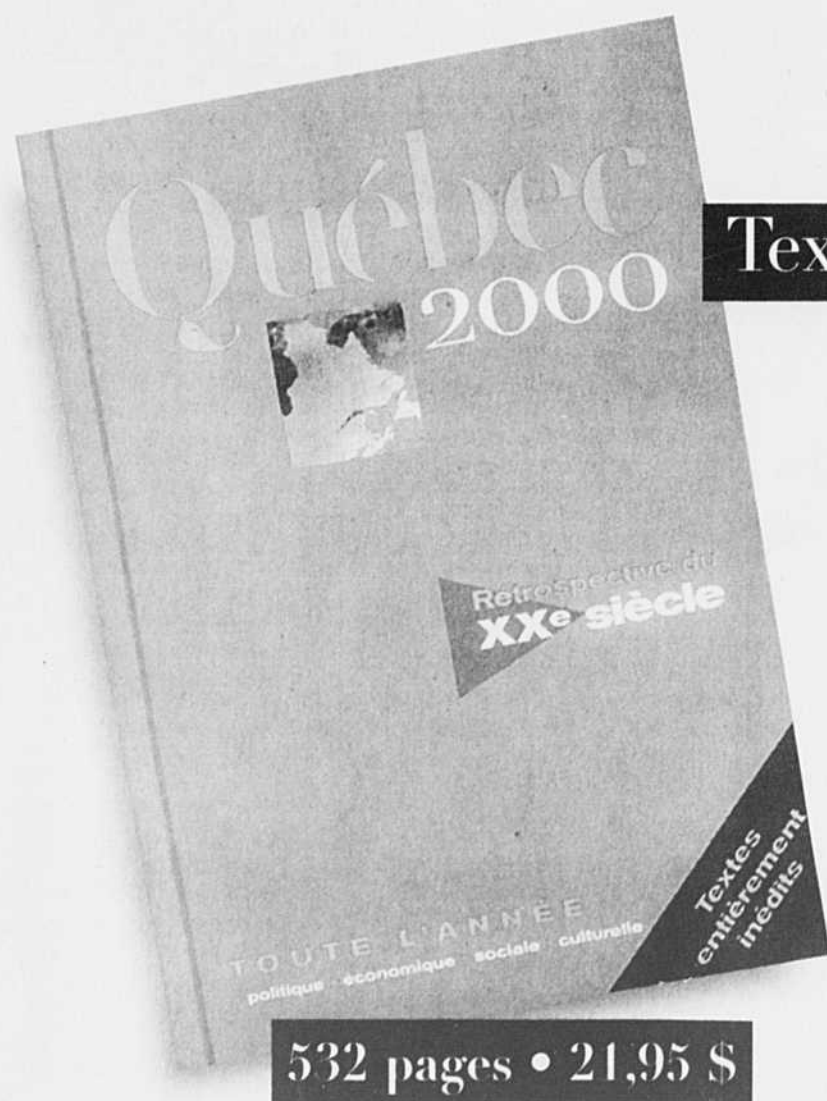
Un survol de l'actualité dans toutes les régions du Québec

Un dossier spécial sur l'évolution de la famille, du couple et du mode de vie des Québécois

Le point sur deux débats de l'année : le modèle québécois et l'identité québécoise

En vente dès maintenant

FIDES



532 pages • 21,95 \$

LIVRES
HALLOWEEN

Le magicien de papier

Un jeune sorcier transforme les enfants en lecteurs

CAROLE TREMBLAY

HARRY POTTER À L'ÉCOLE
DES SORCIERSHARRY POTTER ET LA
CHAMBRE DES SECRETSJoan K. Rowling
Gallimard, «Folio Junior», Paris,
1999, respectivement de 302
et 360 pages

Prenez un orphelin de 10 ans nommé Harry. Faites-le vivre avec son oncle, sa tante et son gros cousin aussi méchants qu'ennuyeux. Dotez-le d'une enfance horrible à subir humiliations et privations. Tournez un peu. Quand le personnage commence à fremir, retournez la pâte et apprenez-lui la vérité sur ses origines: il est sorcier, fils de sorciers, et dès septembre il entrera à l'école de sorcellerie parfaite son éducation. (C'est tout de même mieux que de sombrer dans la drogue et la délinquance...) Décourez le tout de potions, de balais, de baguettes et de toute la quincaillerie traditionnelle de la profession. Saupoudrez quelques amis. Il ne vous reste plus qu'à intégrer le Méchant, à faire gagner le Bon et voilà, vous avez un succès de librairie. Non, pardon, il manque encore quelque chose: la magie. Celle de l'écriture, celle du dosage des ingrédients, ce petit je-ne-sais-quoi qui fait qu'une histoire nous emporte alors qu'une autre sent le réchauffé.

Joan K. Rowling, l'auteure de la série *Harry Potter*, détient apparemment le secret de la potion magique. Ses romans jeunesse font un malheur dans rien de moins que le monde entier. Traduits en 28 langues, vendus dans 130 pays, les trois premiers tomes d'une série qui en comptera sept se sont déjà envolés à sept millions d'exemplaires dans le monde anglo-saxon. Et on dit que les jeunes ne lisent plus...

Harry Potter est apparu en juin

1997 sur les tablettes des librairies britanniques. En moins de temps qu'il n'en faut pour dire abracadabra, le premier tome de ses aventures s'est retrouvé en tête de la liste des best-sellers. Le même phénomène paranormal a frappé à l'automne 1998, aux États-Unis. Le maléfice n'a toujours pas été désamorcé et aurait même tendance à s'aggraver: les trois premiers tomes de la vie tumultueuse du magicien de 11 ans occupaient les trois premières places du supplément littéraire du *New York Times*, le week-end dernier. *Harry Potter and the Sorcerer's Stone*, le premier épisode, entame sa 44e semaine sur la prestigieuse liste. Il a récemment cédé sa place en tête au troisième tome, *Harry Potter and the Prisoner of Azkaban*, sorti en septembre aux États-Unis, mais toujours attendu en français. Le deuxième tome, *Harry Potter and the Chamber of Secrets*, lui, maintient sa deuxième place depuis 19 semaines.

Cette apparition incongrue n'enchant pas tous les membres du beau milieu littéraire américain. Certains éditeurs se plaignent que le jeune sorcier monopolise injustement trois places avec ses potions et ses balais. Ils remettent en question le principe de mettre dans le même panier littérature jeunesse et romans pour adultes. Une petite bave de craquage de jalousie? Attendez qu'arrive le film — prévu d'ici un an ou deux — et les produits dérivés... Déjà qu'on a écoulé 650 000 tatouages représentant la cicatrice en forme d'éclair que Harry porte sur le front.

C'est d'autant plus inquiétant que le sortilège se propage chez les adultes. Bloomsbury, l'éditeur britannique, a dû créer une deuxième jaquette plus «adulte» pour permettre aux grands de lire le livre dans le métro sans se rendre ridicules. Trente mille exemplaires de cette version ont déjà trouvé preneurs.

Au Canada, Harry se débrouille très bien aussi. Les listes du *Globe and Mail* et de la *Gazette* lui font une belle place dans le palmarès des

meilleurs vendeurs. Seuls les petits francophones traînent encore la patte.

Pas mal pour une histoire griffonnée sur un coin de table. Mme Rowling était chômeuse à l'époque où elle a entamé le premier tome. Fraîchement divorcée, chef de famille monoparentale, elle avait l'habitude de promener sa fille en poussette dans les rues d'Edimbourg jusqu'à ce qu'elle s'endorme, puis d'entrer dans un café pour jeter sur papier quelques lignes des aventures du jeune Potter. Elle était loin de se douter que le manuscrit allait ensuite être vendu aux enchères aux États-Unis, lui offrant la plus grosse avance jamais versée à un auteur pour la jeunesse.

A défaut de découvrir la formule de Rowling (comme on dit le principe Lavoisier), on peut toujours identifier différents ingrédients gagnants. D'abord les personnages. L'orphelin mal aimé est une valeur sûre en littérature enfantine. A plus forte raison si un complot est ourdi contre lui par les forces du Mal et que le jeune héros représente le seul espoir de sauver le monde — *Star Wars*, ça vous dit quelque chose? Ron et Hermione, les deux meilleurs amis de Harry, représentent, eux aussi, des figures qui suscitent rapidement l'adhésion. Ron est le dernier d'une famille de six garçons, tous sorciers, roux et couverts de taches de rousseur. Difficile de faire sa marque dans l'ombre des cinq aînés. Hermione, la fille du groupe, est une première de classe zélée. Au premier abord, on voudrait détester cette mademoiselle-je-sais-tout, mais son intelligence, ses connaissances et sa loyauté en font une alliée idéale. Quelle fille ne rêve pas de vivre l'aventure sans sacrifier aux succès scolaires?

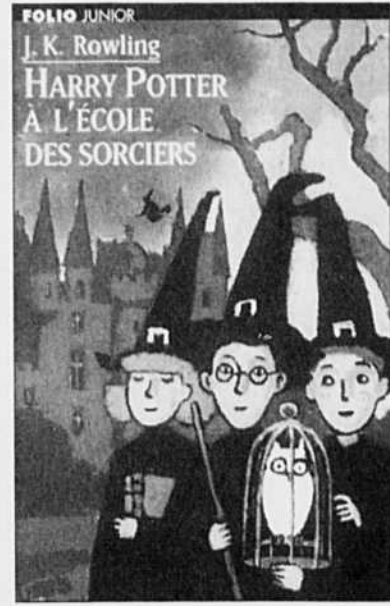
Le pensionnat crée aussi une toile de fond fantastique pour les enfants. Un lieu sans parents, où on peut vivre avec ses copains 24 heures sur

24. Signe des temps: contrairement à la tradition des grands collèges, le pensionnat de Poudlard est mixte. Garçons et filles s'adonnent également à la magie et il ne viendrait à personne l'idée de dire que la sorcellerie est avant tout un métier de filles.

Finalement, l'imagerie fantastique. Des générations de jeunes lecteurs, particulièrement dans le monde anglo-saxon, ont été séduites par ce genre qui leur permet d'échapper au quotidien. Qu'on pense aux écrits de Lewis Carroll, de Tolkien, de Roald Dahl et, plus récemment, de Philip Pullman. Mais contrairement à *La Croisée des mondes*, la trilogie de Philip Pullman, l'auteur de *Harry Potter* n'imagine pas de nouvelles créatures, elle compose à partir des archétypes connus des enfants. Sorciers, géants, dragons, licornes, centaures, vampires, la famille Fantastique au grand complet se retrouve au générique et chacun joue son personnage sans déroger à la règle. A Poudlard, l'école de sorcellerie, on apprend à faire des potions, à manier la baguette magique, à voler en balai. Rien que du normal, quoi. Ce qui donne sa force à la série, c'est le souffle qui balait cet univers à la fois banal et merveilleux. C'est le mélange entre le conte et le roman d'apprentissage, le tout truffé d'humour et ponctué de rebondissements. C'est aussi le portrait minutieux d'un

monde parallèle, aussi complexe que le nôtre, composé de personnages qu'on connaît le plus souvent par leur interaction ponctuelle avec le monde des humains. Comme si on soulevait une pierre pour regarder vivre les fourmis.

L'auteure compte écrire un livre pour chacune des sept années que le jeune apprenti-sorcier doit passer à Poudlard. Harry va donc vieillir d'une année à chaque nouvel épisode, évoluant avec son lectorat et développant de nouvelles facettes de sa personnalité. Comme, par exemple, son attrance pour les filles, sous l'influence des hormones. Puisque, apparemment, même les sorciers n'y échappent pas...



SORCIÈRES

SUITE DE LA PAGE D 8

l'occasion, elle embauche les réputants frères Fricoti-Fricota pour confectionner l'immense gâteau à la citrouille qu'elle entend bien trafiquer à la dernière minute. Tout marche comme sur des roulettes, les invités se présentent, ne se doutant pas du sort qui les attend. La première bouchée de gâteau à peine avalée, les pauvres convives se voient transformés chacun en un animal différent. Cette histoire plutôt banale ne serait rien sans l'illustratrice qui s'est déchaînée dans la couleur, mais surtout sans l'ingénieur papier qui a conçu les tirettes et les cachettes et réussi à faire surgir en trois dimensions l'horrible Zelda et sa non moins détestable pâtisserie au potiron. Qu'est-ce que vous voulez, ça marche toujours.

LA RÉCRÉ DE LA SORCIÈRE

Texte de Maryvonne Rebillard
Illustrations de Frédéric Billot
Milan poche cadet
Paris, 1999, 40 pages

LE 13

Gérard Moncombe
Milan poche junior
Paris, 1999, 84 pages

Chez Milan, on vient de lancer une toute nouvelle collection de petits romans poche, dans une maquette tout à fait alléchante. Tous les textes pétillent de saveur et d'originalité, et les illustrations ne sont pas en reste. Dans la première fournée d'automne, on trouve une bonne demi-douzaine de textes visant à faire frissonner l'échine. On le fait avec beaucoup d'humour en Milan cadet (à partir de 8 ans) et avec un peu plus de chair de poule en Milan junior (9-10 ans). *La Récré de la sorcière* raconte la vengeance d'une sorcière, excédée par toutes les fins affreuses qu'ont imaginées les élèves à une histoire commencée par la maîtresse. *Le 13* nous plonge dans une nuit peuplée de marionnettes diaboliques échappées d'un banal castelet de guignol. Ticket gratuit pour le cauchemar.

KIRIKOU ET LA SORCIÈRE

Michel Ocelot
Milan, Paris, 1999, 40 pages

Exit la sorcière de carte postale. Cet album tout à fait exotique nous plonge dans un univers de magie, aux antipodes des chapeaux pointus, des chats noirs et des langues de chauve-souris. Le conte africain met en scène le tout petit Kirikou, un enfant minuscule qui se met au monde lui-même, pour ensuite partir à la recherche de Karaba, la sorcière qui a asséché le

village, mangé tous les hommes et volé l'or des femmes. Aidé de sa mère et de son grand-père, il affrontera la puissante sorcière et la soulagera de la douleur qui l'incitait à faire le mal. Les illustrations aux couleurs fortes qui représentent les villageoises éplorées, aux plantureuses poitrines nues, choqueront peut-être ceux qui ont une conception plus pastel de la littérature jeunesse, mais elles risquent d'ouvrir plus grandes les portes de l'imaginaire des petits qu'une millième sorcière sur son balai. (A partir de quatre ans.)

ALBUM DISPONIBLE MAINTENANT



Auteurs et compositeurs

Gaston Miron
Denise Boucher
Gilles Carle
Willie Lamothe
Gilles Bélanger
François Guy

Réalisateur

Réjean Bouchard



LIBER



Guy Ménard
petit traité
de la vraie religion
à l'usage de ceux et celles
qui souhaitent comprendre
un peu mieux
le vingt et unième siècle

Guy Ménard
petit traité
de la vraie religionà l'usage de ceux et celles
qui souhaitent comprendre un peu mieux
le vingt et unième siècleLiber
234 pages, 23 dollars

NICOLE V. CHAMPEAU

Mémoire des villages engloutis

Les Éditions du Vermillon

Essai

20,00 \$

Mouvements d'Amérique

NICOLE V. CHAMPEAU
MÉMOIRE
DES VILLAGES ENGLOUTIS
La Vie Mémoire de Saint Laurent de Mélo Roches aux Mille Îles

«Progressivement s'effaçait la mémoire de Moulinette, Mille Roches, Dickinson's Landing, Aultsville, Wales, Iroquois et d'une partie de Morrisburg. Maisons, chemins de fer, routes, églises, écoles, cimetières seraient engloutis. Et la magnifique chevauchée des rapides du Long Sault disparaîtrait...»

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

LOGIQUES

1001 CONSEILS
POUR
LES HOMMES
DE BONNE FOI

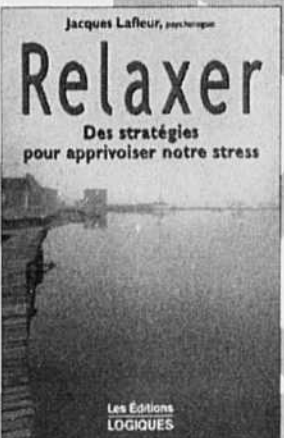
Comment
garder sa femme
Jérôme
ISBN 2-89381-653-3 - 160 p.
9,95 \$

BEST-SELLER
MONDIAL!

Les hommes viennent de
Mars, les femmes viennent
de Vénus
John Gray
ISBN 2-89381-652-5 - 384 p.
24,95 \$

REDÉCOUVREZ
LE PLAISIR DE
VIVRE À DEUX

Les 8 défis du couple
David et Claudia Arp
ISBN 2-89381-623-1 - 240 pages
24,95 \$

APPRIVOISEZ
VOTRE STRESS

Relaxer
Jacques Laffleur
ISBN 2-89381-475-1 - 352 pages
24,95 \$

SOIGNEZ
VOTRE VIE

Les quatre clés
de l'équilibre personnel
J. Laffleur et R. Bélieux
ISBN 2-89381-230-9 - 288 p.
18,95 \$

Les Éditions LOGIQUES inc.
En vente partout
Distribution exclusive: Québec-Livres

LIVRES ANCIENS
ET MODERNES

• Achat • Vente • Expertise

4075, rue St-Denis (angle Duluth)
Achats à domicile
(514) 288-5567

LES ARTS

ARTS VISUELS

Transfigurer le banal

LE CHERCHEUR DE TRÉSOR

Robert Pelletier (1945-1991)
Galerie Vox
460, rue Sainte-Catherine, local 320
Jusqu'au 7 novembre

BERNARD LAMARCHE

Je sais, je sais. Il a beaucoup été question de photographie dans ces pages dernièrement. Que voulez-vous, elle est importante, la photographie, dans le paysage des arts visuels québécois. On voudrait faire comme si elle s'était absente des cimaises des galeries montrealaises, comme si elle n'avait pas de salut hors du Mois de la photographie, désormais derrière nous, qu'on ne le pourrait pas, ni le voudrait d'ailleurs.

Cette fois, c'est différent. Avec l'exposition que je vous invite très sérieusement à visiter cette semaine, il s'agit de consulter une page d'histoire, petite certes, mais combien importante. Hors de l'engouement provoqué par l'événement biennal organisé par l'organisme Vox Populi, je m'en voudrais de ne pas soumettre à votre attention cette exposition qui se tient chez Vox.

L'exposition souffre de l'absence d'un disparu trop tôt, d'un artiste qui a laissé là sa production et sa vie, Robert Pelletier, emporté par la maladie en 1991, laissant son œuvre «irréversiblement refermée sur elle-même», comme l'écrivent avec justesse les

commissaires de cette remise à jour, Michel Campeau, Bertrand Carrière et Diane Giguère. A lire le court texte qu'ils ont signé dans le journal de la galerie Vox, ceux-ci, qui n'ont jamais été éloignés de Pelletier, sinon physiquement, ont voulu rendre hommage à ce photographe prolifique dans les années 80 et «faire mieux connaître les photographies de Robert Pelletier [...], et [faire en sorte] que son travail s'inscrive distinctement, définitivement dans l'histoire de la photographie au Québec». Les superbes images, ici très bien mises en valeur, montrent que les auteurs de cette exposition n'ont eu tort en rien. On connaît mal la production de ce photographe, il s'agit d'une rare occasion de la côtoyer.

Archéologue du banal

Pelletier aura connu une brève carrière. Or la sélection retenue par les trois commissaires de l'exposition démontre hors de tout doute qu'il aura été marquant. Aucune des images présentées ici, même les plus loufoques, n'est réellement banale. Parmi ses séries les plus connues, celle intitulée *Gants - Le chercheur de trésor* (1987-88) est des plus intéressantes. Elle met en vitrine des gants portaiturés, essouffés, usés et broyés par le temps jusqu'à être méconnaissables. Ce procédé de transfiguration du banal, Pelletier le réussit encore plus magistralement dans *Curiosités - Le chercheur de trésor*

(1989), où une panoplie d'objets en ruine, souvent méconnaissables, est cataloguée par le photographe en des images suaves, d'une grande beauté. Jouant d'éclairages qui viennent caresser les contours de ces objets autrement sans grand intérêt, mimant la photographie muséale qui amplifie efficacement la stature des artefacts documentés, Pelletier parvient à faire oublier la trivialité de ces déchets pour leur faire atteindre le rang de trésor.

Tout près de ces images groupées de manière à respecter la disposition originale souhaitée par Pelletier, les commissaires ont déposé dans une vitrine ces objets oubliés, jamais présentés jusqu'à maintenant. Il faut goûter l'écart entre la représentation magnifiée à travers la photographie, qui confère une aura singulière à ces choses qui n'en ont pas, et la relative humilité de ces babioles épuisées par le temps. Ici, la métaphore archéologique est activée avec grand art.

Des paysages fabuleux

On découvre dans la présentation les *Autoportraits au réveil* (1983), une série de 31 images au cadrage identique, une seule bobine couvrant le défilement des jours, et les photographiques-cabotinages (au sens noble du terme) de la série du *Ganthrope*, les saynètes impliquant l'accessoire fétiche du photographe, comme si les gants étaient animés



Le Chercheur de trésor, de Robert Pelletier

d'une vie propre — parfois dans des autoportraits narratifs, parfois comme des situations plus troubles, presque mystiques.

Enfin, la dernière série de Pelletier est présentée, inédite. Ces *Paysages de Belgique* (1990) sont particulièrement déroutants. Flirtant encore une fois avec les ravages du temps, certaines de ces images montrent une forêt éprouvée, où les arbres couchés deviennent des courants formels que l'accrochage, à même les rapprochements opérés par les commissaires, semble vouloir mettre en relief. Les lumières finement captées par Pelletier ou encore les compositions orchestrées par lui font basculer les images. C'est le cas de la photographie reproduite en ces pages, qui transforme le flux quiet d'une rivière en un monde incompréhensible, proche des photographies du firmament aux très longues expositions, créant des traits de lumière allongés, invisibles sinon.

A voir également, cette image très poétique à grand effet rhétorique, qui ne fait pourtant pas l'économie d'un ton plus critique: devant un arbre tronçonné, aux branches cristallines baignées par la lumière miroitante, le photographe tient cet écriteau dont l'énoncé, tiré du dictionnaire, annonce, bien que rendu de façon inappropriée, un «grand végétal ligneux dont la tige ne porte de branches qu'à partir d'une certaine hauteur». Sont aussi

superbes ces vues de bord de mer où l'on voit de gigantesques canalisations s'enfoncer dans les sols marins, tels des vers fugitifs.

La plupart des paysages de Pelletier sont à couper le souffle. C'est l'une de ses principales forces de susciter dans l'esprit de celui qui regarde des fictions incessantes. Aucune de ses photographies ne résiste à l'envol. Soyez assidus: sur ces images pourrait se déposer encore longtemps de la poussière avant qu'elles ne ressortent de leur classeur, à supposer qu'elles ressortent un jour. Un pan d'histoire à ne pas oublier.

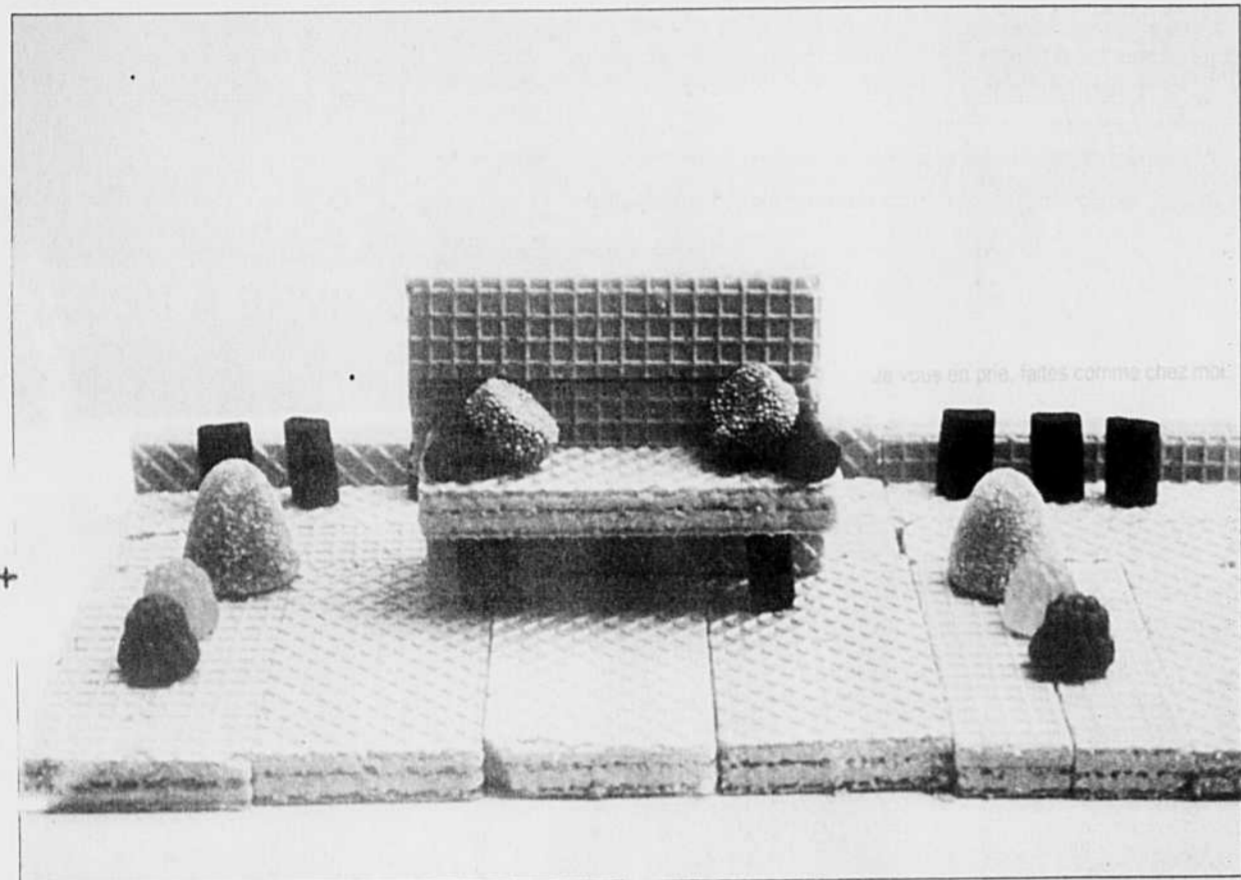
ÇA VA BIEN MERCI

Sylvie Laliberté
Galerie Christiane Chassay
358, rue Sherbrooke Est
Jusqu'au 6 novembre

Dans le même esprit d'évincer le banal du quotidien, mais de manière combien plus frivole (quoique...), Sylvie Laliberté arrive à la galerie Chassay avec ses décors photographiés dignes de contes d'enfants. Ju-jubes, gaufrettes roses et autres suceries fournissent une trame aux énoncés elliptiques, signés par l'artiste d'exposition en exposition et qui tiennent parfois du lapsus, parfois de la pensée naïve.

Mis à part les dessins de facture populaire, sortes de collages enfantins plus ou moins mordants («*admire les gens qui vivent leur vie*»), les photographies numérisées de Laliberté et les mots qu'elles contiennent se retournent comme un gant, s'incrustent et incitent à la réflexion. «*Il ne demande qu'à être heureux et c'est à moi qu'il le demande*». «*Je vous en prie, faites comme chez moi*». Voici ce qu'on peut lire, sur fond de collier de bonbons ou de «canapés» de gaufrettes. Sans conteste, les meilleures pièces de Laliberté sont celles qui jouent de façon volontairement maladroite sur la langue, comme cette «*Chut infatigable dormeuse*» ou les précédentes, rapportées ci-dessus. D'autres se donnent plus facilement, sont moins touchantes, comme celle-ci, dans laquelle le mot «*sourire*» est écrit de ces lettres en plastique qui adhèrent au réfrigérateur. Cette dernière, par contre, comme d'autres, joue de motifs décoratifs avec bonheur.

Bien que ces maximes ne demandent pas un long temps de lecture en galerie (et même si tel était le cas, «*peut-on reprocher à une exposition d'exiger de notre temps, même si cela devait venir de la lecture?*», me fait souvent remarquer un ami), elles ne sont pas insignifiantes, loin de là. Si ces formules font sourire, elles n'en restent pas là, chargées qu'elles sont du poids discret des mots d'enfants.



Je vous en prie, faites comme chez moi, de Sylvie Laliberté

SOURCE GALERIE CHRISTIANE CHASSAY

ROPS

De Namur à Paris:
le XIX^e siècle
de Félicien Rops

Du
29 septembre 1999
au
2 janvier 2000

Découvrez le génie provocateur de l'artiste belge Félicien Rops (1833-1898). Plus de 200 œuvres (dessins, estampes et peintures) provenant de grandes collections belges, françaises et américaines.

Renseignements:
(418) 643-2150 www.mdq.org

L'exposition est organisée par le Musée du Québec en collaboration avec le Musée provincial Félicien Rops de Namur. Elle est réalisée dans le cadre des relations bilatérales entre le Québec et la Communauté française Wallonie-Bruxelles en partenariat avec la Province de Namur. Cette exposition est placée sous le patronage du Délégué Wallonie-Bruxelles à Québec.

MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-Bataille, Québec

Le Musée du Québec: L'Art de passer à l'an 2000



CONSERVATEURS DE MUSÉES

COLLECTIONNEURS

20% à 50% de réduction sur le prix du marché

De 25 \$ à 50 000 \$

Mise en vente d'une partie importante de la collection personnelle d'œuvres d'art de Michel Tétrault

Du 27 au 31 octobre de 12 h à 20 h

10349, rue Saint-Denis (près de Henri-Bourassa)

(514) 389-4068 (514) 570-0682 (514) 745-7299

AMATEURS D'ART

DÉFI 2000

À L'AUBE DU TROISIÈME MILLÉNAIRE

Commissaire invité : Jules Arbec

JUSQU'AU 28 NOVEMBRE 1999

MARDI, MERCREDI : 13 H À 19 H
JEUDI: 13 H À 18 H
VENDREDI, SAMEDI ET DIMANCHE: 13 H À 17 H

ENTRÉE LIBRE

MAISON DE LA CULTURE ROSEMONT - PETITE-PATRIE
6707, avenue de Lorimier
à l'angle de la rue Saint-Zotique

Renseignements : (514) 872-1730
www.ville.montreal.qc.ca/maisons

MONTRÉAL

LES ARTS

ARTS VISUELS

Faire parler la pierre

INACHEVÉE ET RIEN D'HÉROÏQUE

Gilbert Boyer
Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 7 novembre

BERNARD LAMARCHE

À travers les nombreuses œuvres qu'il a produites dans des lieux publics, ici comme en France, Gilbert Boyer est l'un de ceux qui réfléchissent avec brio aux nouvelles stratégies d'insertion de l'art public dans le tissu urbain. Quand on connaît les réactions du public en général envers l'art lorsque celui-ci s'impose à la sphère publique, puisque ces œuvres sont trop souvent reçues comme si elles envahissaient un espace urbain en grande partie investi d'un complexe mobilier, il y a tout lieu de faire du développement de ces nouvelles stratégies un des enjeux actuels de l'art public.

La plupart des pièces de Boyer se découvrent à la suite des caprices du hasard ou d'une légère manipulation du promeneur. Il suffit de penser aux plaques de marbre du mont Royal, qui gardent silencieusement leur secret, suivant les fantaisies du chemin qui peuvent mener jusqu'à elles. L'artiste y a inscrit des mots dansants, renvoyant au contexte environnant. On se souviendra aussi de *Comme un poisson dans la ville*, de 1988, de ces plaques commémoratives disséminées sur le Plateau Mont-Royal, d'une mémoire portée vers la parole envolée sitôt qu'elle est prononcée, et qui laissent de petites observations volatiles au moment de nos déplacements dans les lieux de passage. Mimant la fonction commémorative du monument, Boyer insère du privé dans le public et brouille avec sensibilité ces catégories. Au contraire de ces bruits visuels qu'est la publicité, les œuvres de Boyer cherchent à se faire oublier visuellement pour mieux étonner les passants qui les découvrent au hasard du chemin, au profit d'un regard flottant et d'un œil distraît qu'elles attirent à elles.

Boyer travaille avec les mots qu'il trouve en partie au hasard des rencontres. Ces mots empruntés à la poésie précaire du quotidien, ces dits labiles entendus çà et là ou encore surgis de l'esprit de l'artiste, Boyer, par la gravure, les couche sur la pierre, leur donne un caractère immuable, de pérennité. Il consacre ainsi ses monuments effacés non pas à la gloire des faits exemplaires de l'histoire, mais à la banalité du jour qui succède à un autre, à ce mouvement perpétuel accompagné de mille paroles passagères.

Boyer avait participé il y a deux étés de cela à l'événement hors les murs intitulé *Panique au Faubourg*. Empruntant au mobilier urbain les petits collets de métal qui servent, sur les lampadaires, à fixer les panneaux de circulation, il avait fait graver sur plusieurs centaines de ces cerceaux d'acier inoxydable les lettres qu'il manipule avec brio. Ces «collets de survie», comme il les appelle, ces marqueurs langagiers avaient été par la suite installés dans le quartier Faubourg des Récollets, se faisant volontairement oublier

pour s'immiscer accidentellement dans la vie des passants.

De mémoire moins heureuse, on se souviendra de la réception négative (largement nourrie par les médias, prompts à la condamner sur la foi d'une seule maquette) faite à l'œuvre installée par Boyer sur la place Jacques-Cartier, laquelle dort aujourd'hui dans un entrepôt de la ville de Montréal. (On n'est pas près de la voir réapparaître de sitôt, car l'administration municipale avance des arguments tous plus vides que les autres pour justifier son retrait. Elle évoque notamment le prétexte selon lequel le marbre de l'œuvre parasiterait celui du sol pour souligner les anciennes fondations de Montréal, donnant ainsi la mesure de sa confiance en l'intelligence du public.)

Comme une capsule de temps libérée, ladite pièce, un majestueux cube de granit percé de dizaines de trous, invitait le passant à jeter un regard à l'intérieur pour découvrir, gravés dans la pierre, des mots renvoyant aux multiples visages de Montréal, à l'histoire de la ville, à sa vitalité, à ses fragiles trésors.

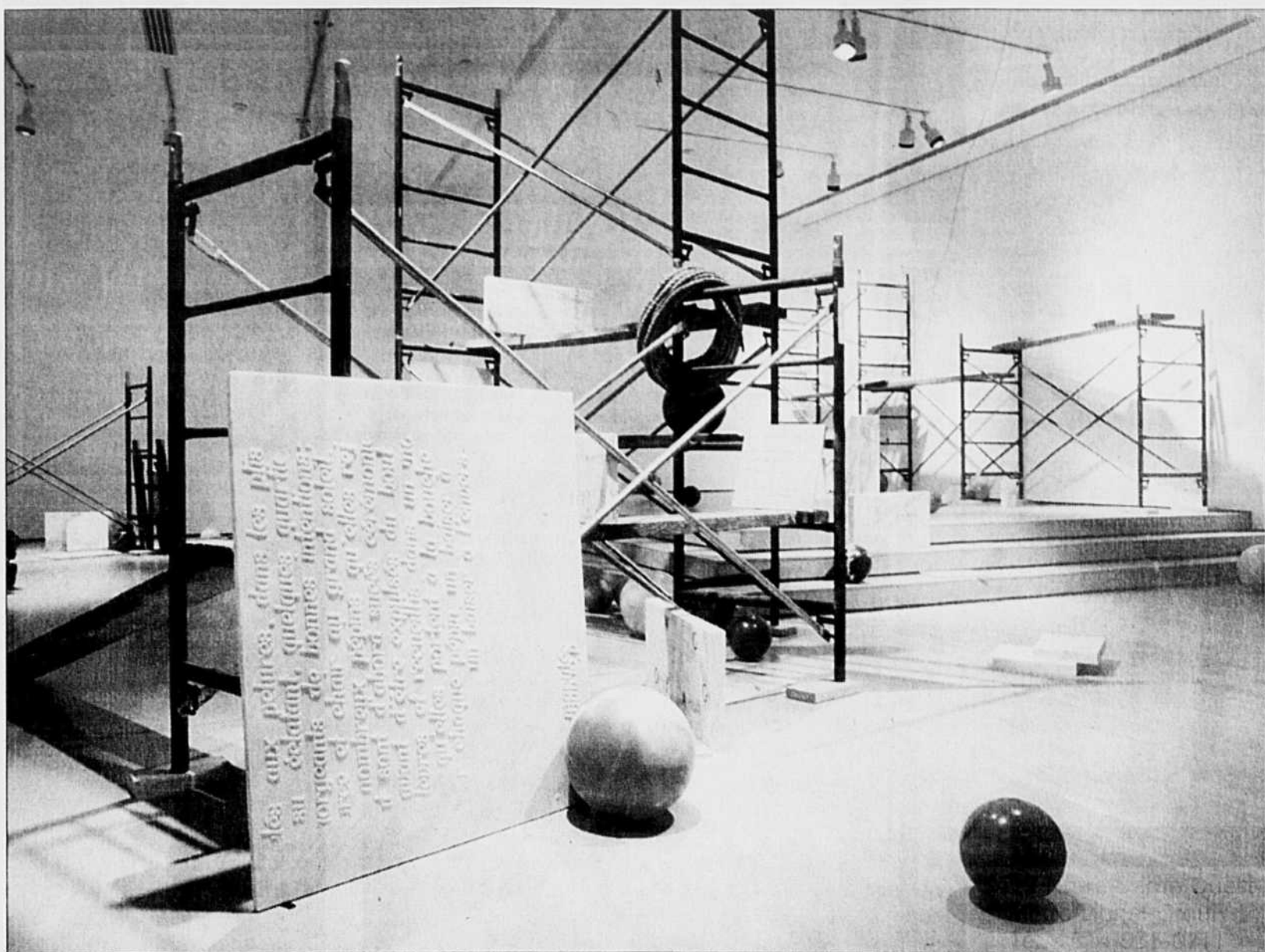
Jouer avec la pierre au musée

Cette longue entrée en matière était peut-être nécessaire pour comprendre les paramètres tout entiers contenus dans le titre de l'œuvre que Boyer présente actuellement au Musée d'art contemporain de Montréal, à l'invitation du conservateur Réal Lussier. Ce tout d'*inachevée* et ce *rien d'héroïque* sont un concentré des préoccupations de l'artiste. Donnant une tournure singulière aux multiples références à l'atelier produites depuis quelques années par maints artistes, le projet de Boyer se présente comme un chantier de taille de pierre. Des échafaudages tiennent lieu

d'une syntaxe temporaire pour les mots et les bouts de phrases que le spectateur, ayant ainsi vêtu les habits du flâneur, découvrira au fil de sa visite. Les structures métalliques supportent des plaques de marbre qui jonchent également le plancher de la salle. Sur ces blocs s'enroulent et s'entortillent les mots — en français, en grec et en anglais.

Ces derniers sont autant de points d'attraction qui retiennent l'attention du promeneur. Ainsi, Boyer, même dans la salle close du musée, parvient à stimuler son spectateur déambulant. Comme des phylactères, ces textes décousus font parler l'inanimé. De la même manière qu'il recycle la matière des monuments et leur fonction, Boyer remet des mots en circulation. Parmi ces phrases existent des «mots volés», des mots qui n'étaient pas destinés à l'artiste. D'autres proviennent de chants, la majorité viennent de sa plume. Ces lettres sont parfois chargées émotivement, elles sont parfois de facture anodine.

«A dust of seeds upon your tongue», «l'impression que tout disparaît et que rien ne va revenir comme avant», peut-on lire, courant sur le marbre. Ailleurs, Boyer renvoie au processus même qu'il enclenche: «Je n'ai pas tout raconté», écrit-il, dès l'entrée de la salle, sur un bloc de marbre. Cette phrase trouvera sa contrepartie quelques pas plus loin: «Je n'ai pas tout inventé.»



Inachevée et rien d'héroïque, de Gilbert Boyer, se présente comme un chantier de taille de pierre.

RICHARD-MAX TREMBLAY

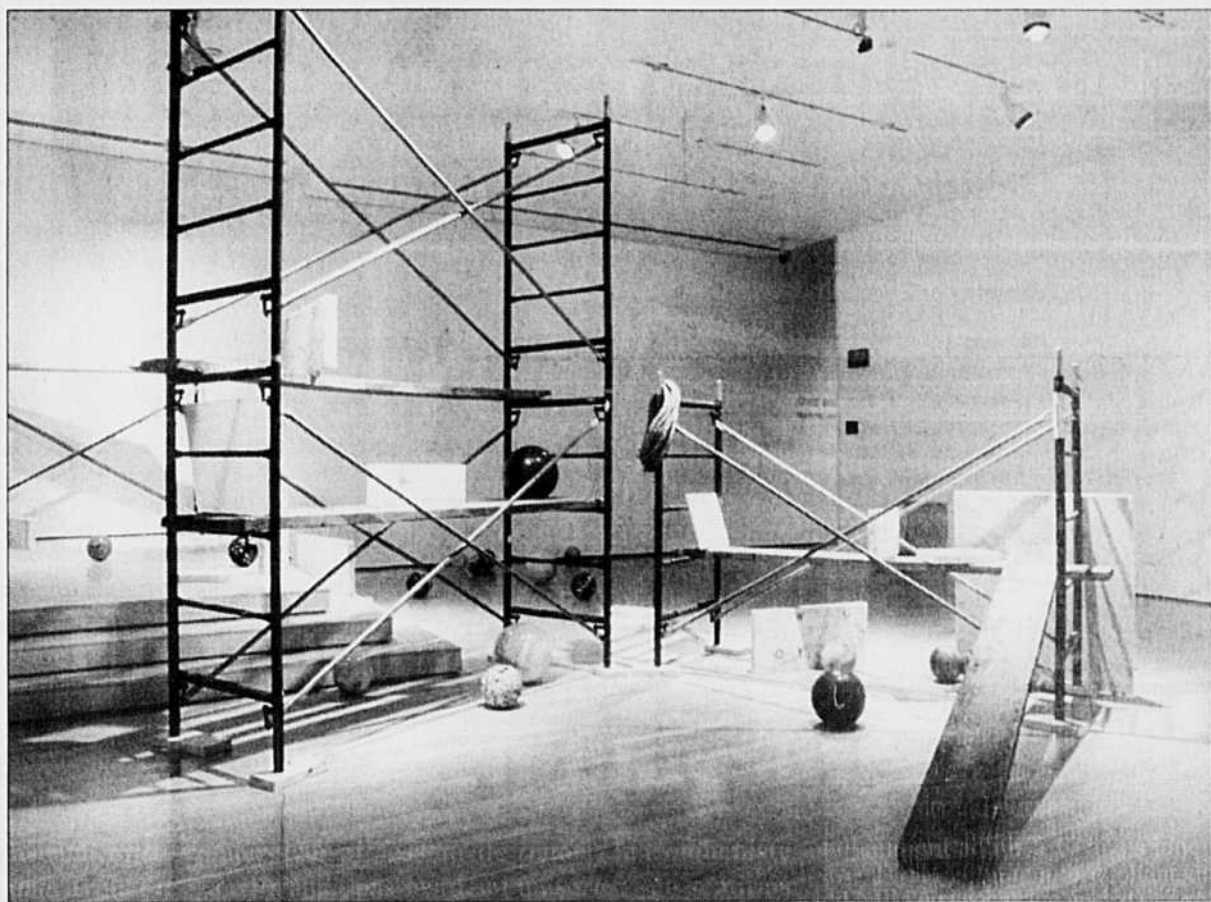
Fiction et réel

L'artiste a tout de même inventé. Fiction et réel s'alimentent l'un à l'autre. Tout se passe comme si Boyer voulait souligner la dissolution que connaissent les mots, les histoires, les récits toujours partiels qu'il conserve à même sa production. Ainsi, tout reste encore à dire, à inventer. D'autres fictions naîtront de cette flânerie, qui retourneront peut-être à l'artiste, qui en fera son matériau. Plusieurs des paroles contenues sur la pierre se brouillent et virolorent en ellipse.

Une partie de l'efficacité des œuvres de Boyer tient dans le caractère poétique des brefs écrits qu'il dépose en consignation. C'est peut-être ce qui manque à cette cuvée, de ne pas toujours arriver à émerveiller, même dans le quotidien, comme d'autres pièces de Boyer étaient parvenues à le faire. Se peut-il qu'à l'occasion l'effort de dénicher de tels mots tourne à vide? Désormais attendus, les mots peuvent-ils ne plus se suffire à eux-mêmes? A moins que, déjouant nos attentes, ce chantier ne se refuse précisément à élaguer, redonnant au quotidien toute sa place, sans rien retrancher, sans autre but que de consigner par écrit des paroles qui seraient autrement perdues.

Ce chantier serait donc aussi celui des mots. On préférera cette lecture, plus riche.

L'espace est également meublé de ballons multicolores. Animant avec bonheur la salle d'exposition



Une autre perspective sur la dernière œuvre de Gilbert Boyer, *Inachevée et rien d'héroïque*.

RICHARD-MAX TREMBLAY

— oui, vous pouvez jouer avec les pas étrangère à sa démarche. Une présence amusante, qu'il faut savoir apprivoiser. De la même manière que les mots, les mots futiles.

GALERIE BERNARD
EXPOSITION
Œuvres récentes de
Claude Vermette
JUSQU'AU 20 NOVEMBRE 1999

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770
du mardi au vendredi de 11 h 00 à 17 h 00, samedi de 12 h 00 à 17 h 00

Œuvres récentes de
GENEVIÈVE JOST
du 30 octobre au 12 novembre
Vernissage le samedi 30 oct. de 13 h à 17 h en présence de l'artiste
GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN
1490, rue Sherbrooke O., Montréal, tél. : (514) 939-0500

EXPOSITION
JACK BUSH
1909 - 1977
LES ANNÉES 60
DERNIÈRE JOURNÉE
WADDINGTON & GORCE
1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h
E-mail : wadgorce@total.net
Web : http://www.total.net/~wadgorce

la galerie d'art Stewart Hall
Centre culturel de Pointe-Claire
176, Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254
Du 30 octobre au 28 novembre 1999
La Nouvelle Collection 2000
du Service de prêt et de vente
d'œuvres d'art du Stewart Hall
Vous êtes cordialement invités à
venir rencontrer les artistes
Le dimanche 31 octobre,
de 14 h à 16 h
(Une œuvre d'art originale pourra être gagnée
par une des personnes qui effectuera
la location ou l'achat d'une œuvre
durant la période de l'exposition.)
Entrée libre • Accessible aux fauteuils roulants
Du lun. au vend., de 14h à 16h, lun. et merc. soir, de 19h à 21h
Sam. et dim. de 13h à 17h

Carol Bernier : *Jusqu'au vertige*
Peintures et dessins
L'exposition se poursuit jusqu'au 20 novembre.
GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514 849.1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

JAIME COLSON
(1901-1975)
PEINTRE CONTEMPORAIN DE LA RÉPUBLIQUE DOMINICAINE

Exposition rétrospective
HALL D'HONNEUR
HÔTEL DE VILLE DE MONTRÉAL
ENTRÉE LIBRE
lundi au vendredi de 8h30 à 16h30
samedi et dimanche de 10h à 16h
COLLECTION
Musée Bellapart
du 26 OCTOBRE au 16 NOVEMBRE 1999
MONTREAL AIR TRANSIT

Galerie Art Mûr
encadrements
LES BOUCHES OUVERTES
Roger Bellemare
Dominique Blain
Yves Bouliane
Martin Bourdeau
Gilbert Boyer
Geneviève Cadieux
Charles Daudelin
Denise Désautels
Raoul Duguay
Martha Fleming et
Lyne Lapointe
Charles Gagnon
Raymond Gervais
Betty Goodwin
Michel Goulet
John Heward
Marcel Lemyre
Micah Lexier
Gilles Mihalcean
Richard Mill
Jean-Paul Mousseau
Roch Plante
Rober Racine
Louise Robert
Marian Wagschall
Irene F. Whittonne
3429 Notre-Dame Ouest
Métro Lionel-Groulx
Tél. : 514-933-0711
Heures d'ouverture :
mardi au vendredi 12 h à 20 h
samedi : 12 h à 17 h

La soirée de gala des Prix du cinquième concours Commerce Design Montréal, présentée lundi dernier dans une Usine C remplie à pleine capacité, aura permis de confondre ceux et celles qui croient encore que le design d'intérieur n'est qu'une sous-discipline de l'architecture. Une soirée dynamique, imaginative, pleine d'humour, comme on en voit rarement dans le domaine de l'aménagement.

FORME

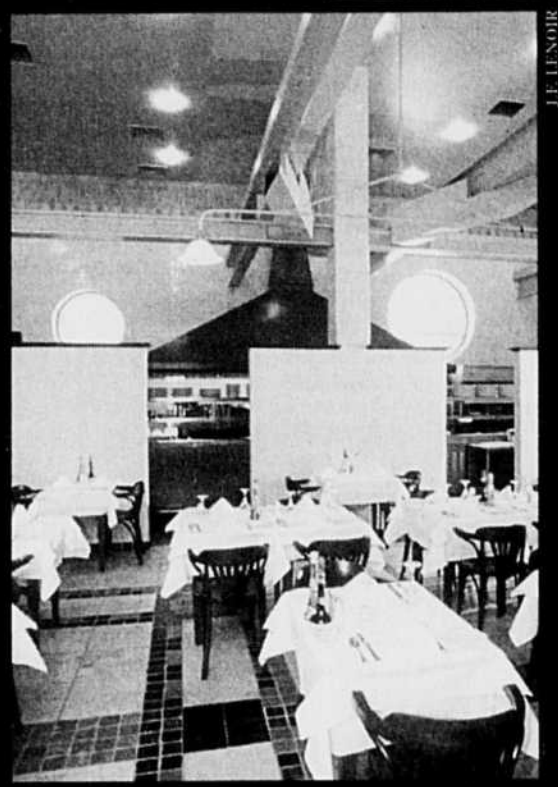
Commerce Design Montréal 1999

UN PRIX POUR L'IMAGINATION

Via Roma de Luc Laporte



Moozoo de Pappas design



JE LUSOIR

JACQUES MARTIN

L'événement aura permis de couronner l'excellent travail accompli par les designers d'intérieur et les architectes au cours de l'année 1998 en design de commerce. En cette année, les trois Grands Prix du jury sont allés, dans la catégorie Commerces de service, au salon Orbite coupe beauté; dans la catégorie Magasins et boutiques, à la boutique Tenue de gala Waxman, du designer Robert Krief; et, *ex aequo*, dans la catégorie Restaurants, bars et cafés, aux restaurants Via Roma, de l'architecte Luc Laporte, et La Colombe, de Bosses design.

Après qu'on eut procédé à la remise des prix d'Air Canada par la présentation de courts vidéos sur les commerces primés par le public, la remise des mentions spéciales du jury donna lieu à quelques cérémonies hautes en couleur. D'abord, un homme, torse nu, en patins à roulettes, s'est amené sur scène afin d'apporter la mention Commerce Design Vieux-Montréal pendant qu'une rangée de t-shirts défilait jusqu'à environ trois mètres au-dessus de la scène. Pour la mention Accessibilité du design aux personnes à mobilité réduite, on a choisi un étudiant, lui-même handicapé, se déplaçant en fauteuil roulant. Quant à la mention Hydro-Québec sur la qualité de l'éclairage, c'est dans la pénombre et muni d'une simple lampe de poche qu'on a dévoilé le nom du commerce gagnant.

Mais l'audace de la mise en scène a culminé au moment de l'attribution des deux dernières mentions, l'une pour la qualité du graphisme, remise au Bar à jus Moozoo (un travélo est monté sur scène afin de présenter la précieuse enveloppe, avec en arrière-plan le mot «surprise» apparaissant en lettres de néon); l'autre pour la qualité des vitrines, remise à la boutique Tenue de gala Waxman (un *squeegee* est venu sur la scène devant une pleine rangée de bouteilles de Windex).

A propos, on remarquera que la présence des architectes se fait de plus en plus grande au concours Commerces Design Montréal, avec les Luc Laporte, Saucier + Perotte, Bosses design et l'Atelier In situ, qui ont tous reçu un prix. On a même eu l'impression, le temps d'une soirée, qu'il n'y avait plus les architectes d'un côté et les designers d'intérieur de l'autre. Cette plus grande visibilité des

architectes démontre à quel point cette problématique complexe reliée tant à l'aménagement qu'à la mise en marché est en train de gagner même les plus puristes de la profession.

Des éloges et du pain

De façon non concertée, à tour de rôle, les architectes et les designers ont voulu remercier leurs clients respectifs pour avoir fait confiance au design, faisant ainsi du client le véritable lauréat de cette soirée. Et lorsque Denis Tessier, directeur de la chaîne de dépanneurs Couche-Tard sur le territoire de l'île de Montréal, s'est présenté sur scène afin de recevoir une paire de billets d'avion obtenue par tirage au sort, il a tenu à dire à quel point il était fier d'entendre ses clients lui témoigner chaque jour leur satisfaction quant au nouveau design de la chaîne. Mais il était encore plus heureux de constater la croissance rapide de son chiffre d'affaires depuis l'intervention des designers. «Le magasin de la rue Rachel [celui en nomination] constituait une expérience-pilote. Mais la réception a été telle qu'on en est encore aujourd'hui à notre dixième rénovation de magasin, et on prévoit même en transformer une centaine au cours des prochaines années. Le concept développé par nos designers a permis non seulement d'enregistrer une croissance des ventes supérieure à 25 % mais d'aller chercher une nouvelle clientèle, des professionnels, des artistes, en même temps qu'elle en a éliminé une autre, moins désirable celle-là.»

Heureuse surprise par ailleurs: la ministre québécoise de la Culture, Agnès Maltais, en a profité pour annoncer (enfin) que le projet de la Grande Bibliothèque fera l'objet d'un concours de design.

Un concours sur la Toile

L'an prochain marquera les six ans du concours Commerce Design Montréal. Le maire de Montréal, Pierre Bourque, a officiellement lancé la nouvelle course aux projets. Tous les projets soumis devront être présentés dès janvier 2000.

Pour la prochaine édition, le budget du concours sera porté à 800 000 \$, soit 11 fois plus que le budget d'il y a cinq ans! Un site Internet permettra de recueillir les avis précieux du public québécois, mais aussi en provenance du monde entier. Cependant, une suggestion: il faudrait prendre garde de distinguer les suffrages exprimés *in situ* de ceux émis sur la foi de photos à basse résolution obtenues sur la Toile. Dans les circonstances, l'instauration de deux prix serait peut-être indiquée, à quoi pourrait s'ajouter un Grand Prix d'excellence qui viendrait coiffer l'ensemble des prix en soulignant l'exceptionnelle intégration de tous les éléments d'un projet dans une perspective commerciale.

Précisons en terminant que le Choix du public Air Canada Vox pop a recueilli cette année un nombre record de suffrages, soit 7000 bulletins de participation complétés par les Montréalais et les touristes, faisant de ce concours l'un des moins élitistes dans le monde du design. Plusieurs grandes villes à l'étranger sont d'ailleurs intéressées à reprendre la formule développée par Marie-Josée Lacroix, commissaire au design à la Ville de Montréal. Bravo à tous les lauréats.

jacqmartin@mblink.net

YVES LEFEBVRE



Waxman de Krief design

REGARDE OBLIQUE

Cette semaine avait également lieu la traditionnelle charrette des universités organisée par le CCA. Pour sa cinquième édition, on a choisi la thématique des Follies urbaines. Les folies sont associées, en architecture, à ces petites constructions qui viennent animer le paysage par leur présence et susciter la discussion par leur caractère inattendu. Cinq lieux vacants du centre-ville avaient été mis à la disposition des concurrents. Au terme d'une folle fin de semaine de conception, les 32 équipes en lice ont soumis leurs projets, et la palme est revenue à une équipe de l'UQAM avec son projet 460, une installation cinématique sur rail, voyageant à haute vitesse entre les cinq sites proposés. Les projets sont exposés à l'École d'architecture de l'université McGill, où ils peuvent être admirés jusqu'à aujourd'hui à 17h.

CHRISTIAN GIYAT

Les Grands Prix

■ Commerces de service: *Salon Orbite* coupe beauté. Grand Prix du jury et Choix du public Air Canada. Designer: **Gilles Saucier, Saucier + Perotte architectes**. Pour la créativité et l'originalité d'un concept exploitant miroirs, filtres de couleur et trompe-l'œil.

■ Magasins et boutiques: boutique Tenue de gala Waxman. Grand Prix du jury. Designer: **Robert Krief**. Pour la qualité de la restauration et l'élégance de ce magasin quasi centenaire.

■ Bijouterie *Bleu comme le ciel*. Choix du public Air Canada. Designer: **Annie Lacaille**. Pour son côté aérien et la douceur de ses blues.

■ Restaurants, bars et cafés: restaurant *Via Roma*. Grand Prix du jury (*ex aequo*). Designer: **Luc Laporte**, architecte. Pour son ambiance unique de trattoria et l'intelligence de son architecture.

Restaurant *La Colombe*. Grand Prix du jury (*ex aequo*). Designer: **Bosses design**. Pour l'utilisation judicieuse et joyeuse de matériaux simples et peu coûteux.

Restaurant *Union*. Choix du public Air Canada. Designer: **Bruno Braën**. Pour la force et le charme de son concept, côté noir, côté blanc.

Les mentions spéciales du jury

■ Commerce Design Vieux-Montréal: restaurant *Da Emma*. Designer: **Atelier In situ**, architectes.

■ Accessibilité du design aux personnes à mobilité réduite: restaurant *Via Roma*. Designer: **Luc Laporte**, architecte.

■ Hydro-Québec pour la qualité de l'éclairage: salon de coiffure *Callas*. Designer: **Jaime Bouzaglo**.

■ Qualité du graphisme: Bar à jus *Moozoo*. Designer: **Bess Pappas** et **La Bande créative**, designers graphiques. Pour ses menus et ses accessoires de conception très graphique et, surtout, la beauté de ses emballages.

■ Qualité de la vitrine: boutique Tenue de gala *Waxman*. Designer: **Robert Krief**.

En tout, 19 établissements commerciaux étaient en nomination pour un des Grands Prix.

Cette année, le jury était composé de **Philippe Bouvry**, président de BBC Communications, de **Marc Chapleau**, designer d'intérieur, de **Anne Cormier**, architecte, de **Frédéric Metz**, professeur en design à l'UQAM, sous la présidence de **Jacqueline C. Vischer**, directrice du programme en design d'intérieur de l'Université de Montréal.

Rappelons que le concours Commerce Design Montréal est organisé conjointement par le Service du développement économique et urbain de la Ville de Montréal et la Société des designers d'intérieur du Québec (SDIQ), avec la collaboration de l'Ordre des architectes du Québec.

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436
Télécopieur: (514) 866-0881
Courriel: idm@idm.qc.ca
Site Web: http://www.idm.qc.ca

Programme SRAD de l'IDM... un SUCCÈS

Le Programme pour stimuler la recherche appliquée en design (SRAD) a représenté, entre avril 1993 et mars 1998, le principal outil utilisé par l'IDM pour favoriser l'utilisation du design dans des projets de recherche appliquée.

L'Institut de Design Montréal a mandaté la firme STRAGESULT pour procéder à l'évaluation des retombées économiques de ce programme. Une enquête a été effectuée au moyen d'entrevues en profondeur auprès des dirigeants des entreprises dont les projets, 42 au total, avaient été complétés ou étaient en cours de réalisation.

L'Évaluation des retombées économiques du programme SRAD, Stragesult, 14 juin 1999, a permis de démontrer que le but et les objectifs qui avaient été établis pour le pro-

gramme ont été atteints:

- favoriser l'utilisation du design pour le développement de produits novateurs à forte valeur ajoutée;
- encourager le partenariat entre les designers et les entreprises dans la réalisation de projets de recherche appliquée;
- sensibiliser les entreprises à la valeur économique du design.

Une très forte majorité des entreprises ont également indiqué que le programme avait contribué à accroître leur capacité d'innovation et leur capacité concurrentielle.

Impact sur les décisions des entreprises

- Plus de 60 % des entreprises ont indiqué qu'elles n'auraient pas entrepris leur projet sans l'aide financière de l'IDM.
- Plus de 90 % des entreprises ont souligné que la contri-

bution de l'IDM les avait incitées à entreprendre leur projet en réduisant les risques qui lui étaient associés, notamment sur le plan financier.

Principales retombées

- Le programme a suscité des projets de recherche qui ont entraîné des investissements totaux de près de 12 millions \$ dont plus de 8 millions \$ en recherche appliquée.
- Les entreprises dont les projets ont été complétés, ou sont sur le point de l'être, ont effectué, ou prévoient effectuer, des investissements additionnels de 5,8 millions \$ en recherche, des investissements de 6,7 millions \$ pour la fabrication de produits issus de la recherche et des dépenses de 5,5 millions pour leur commercialisation.
- La mise en exploitation commerciale de ces projets a

jusqu'ici entraîné des ventes additionnelles de 10,6 millions \$. D'ici quatre ans, le programme SRAD aura contribué à la création et au maintien de quelque 700 emplois à un coût moyen d'environ 7000 \$ par emploi, ce qui se compare avantageusement aux résultats de programmes semblables des différents paliers de gouvernement.

Distinctions internationales

De plus, quatre des projets réalisés dans le cadre du programme SRAD ont reçu des distinctions internationales au *Salon international des inventions, des techniques et produits nouveaux* de Genève et à la *Juvenile Products Manufacturers Association* de Dallas.

Pour information: Helen Stavridou, (514) 866-2436, poste 26